

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

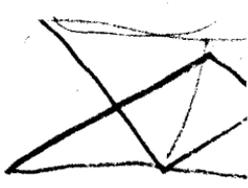
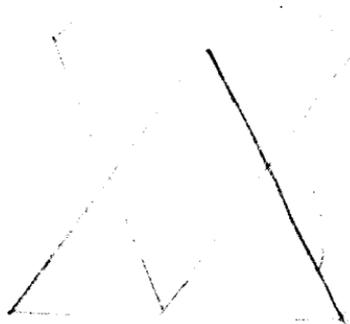
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



SCENES

DE LA

GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE DRAGON DE LA REINE.

(Suite.)

CHAPITRE IV.

L'INONDATION.

Pendant que les deux compagnons, l'Indien et le nègre, accomplissaient les cérémonies bizarres que nous n'avons décrites que sommairement, telles que les voyait le capitaine des dragons de la reine, la lune s'était levée radieuse, quoique nouvelle, comme cela arrive toujours dans ces beaux climats.

Don Rafael venait d'apprendre par sa propre expérience qu'un homme agile ne pouvait guère mettre moins d'un quart d'heure à gravir, à travers la végétation pressée qui les obstruait, les flancs du ravin au fond duquel s'étaient passées les scènes étranges dont le hasard l'avait rendu témoin ; il avait aussi remarqué que les deux acteurs qui y avaient figuré se tenaient du côté de la rivière opposé à celui qu'il occupait.

Quoique, grâce à la découverte qu'il avait faite de cette rivière, il lui fût plus facile, en la traversant à gué dans quelque endroit, de se remettre à peu près dans son chemin, et qu'il pût à la rigueur

se passer de renseignements, il ne se décida pas moins à tâcher d'en obtenir de ces deux personnages ; il résolut donc de profiter du temps qu'ils mettraient à remonter pour aller chercher son cheval, passer la rivière à la nage, s'il le fallait, et les attendre près de la cascade, où il supposait qu'ils allaient retourner.

La lune éclairait vivement la rivière et ses bords ; les fourrés n'étaient inextricables que sur la crête et les flancs du ravin. En faisant un léger détour, l'officier espérait trouver un passage plus facile ; il se mit donc sans perte de temps en mesure d'exécuter son projet.

Les choses se passèrent ainsi qu'il le pensait, et moins de dix minutes après, il était de retour avec le cheval, qu'il tirait par la bride, cherchant un endroit sur la rive où il pût faire descendre facilement sa monture et traverser l'eau.

Dans l'intervalle, et à travers le grondement de la cascade dont il s'éloignait, il crut entendre une sorte de cri funèbre retentir du côté de la rivière qu'il avait intention de gagner. Cette voix rauque, qu'il ne pouvait confondre avec les glapissements des chacals qui avaient maintes fois frappé ses oreilles dans le cours de ses voyages, ressemblait, par une certaine intonation caverneuse, aux mugissements des taureaux, et elle fit éprouver au voyageur une vague sensation de malaise : c'était la première fois qu'il entendait ces notes funèbres, et, sans savoir au juste quelle espèce de danger, il sentait instinctivement qu'un danger quelconque le menaçait. Son cheval semblait aussi partager ses appréhensions, à en juger par le frémissement de ses naseaux.

Pour être prêt à tout événement, don Raphael déboucla les courroies du mousqueton suspendu à ses arçons et continua sa recherche. Une pente douce, telle qu'il la désirait, ne tarda pas à se présenter à lui. Alors, sans s'inquiéter si la rivière était profonde ou non, il se mit en selle et poussa son cheval, qui, moitié à gué, moitié à la nage, eut bientôt gagné l'autre rive, tandis que le cavalier, les genoux relevés, tenait son mousqueton au-dessus de sa tête pour éviter de le mouiller.

Décidé à guetter pendant quelque temps encore la présence des deux seuls êtres vivants qu'il eût aperçus dans ces solitudes depuis sa séparation d'avec l'étudiant, le dragon redescendit le cours de l'eau le mieux qu'il put jusqu'à la cascade.

Là, pour moins risquer d'échapper aux yeux de ceux qu'il cherchait à rencontrer, il battit le briquet, alluma un cigare, et, immobile comme une statue équestre entre deux des arbres qui inclinaient leurs branches sur la rivière, il attendit la venue du nègre et de l'Indien.

La lune jetait sur les roseaux, parmi les fourrés épais, ses lueurs blanches, dont s'argentait la surface des eaux et la courbe écumante de la cascade. Ces lueurs, brisées par le réseau serré des branchages, prêtaient un mystérieux aspect à cette solitude que la catastrophe emplissait de son bruit de tonnerre, et parfois le souvenir des scènes étranges qui venaient de frapper ses yeux au fond du ravin, mêlé aux accents inconnus à son oreille et dont il croyait entendre encore le retentissement lugubre, faisait éprouver à l'officier un frémissement involontaire. Parfois aussi le dragon sentait son cheval frissonner sous la selle, et il ne pouvait s'empêcher de croire qu'il venait d'assister à quelque évocation du prince des ténèbres, dont ces notes funèbres étaient la voix.

Don Rafael était créole, élevé par conséquent dans l'ignorance et la superstition ; il se rappelait avoir ouï dire qu'en présence des esprits de l'autre monde les animaux éprouvaient un frémissement pareil à celui qui venait de s'emparer de son cheval. Mais don Rafael était peut-être de ces cœurs forts dont parlait l'Indien, que la crainte peut visiter sans le dominer jamais, et il restait au poste qu'il avait choisi, sans témoigner autrement ses appréhensions que par les aspirations précipitées de ses lèvres contre son cigare, dont le feu brillait dans les ténèbres.

Pendant ce temps, l'Indien et le nègre, troublés dans leurs invocations au génie de la cascade, remontaient l'escarpement du ravin en se faisant péniblement jour à travers la végétation qui l'obstruait.

L'Indien exhalait son dépit en menaces contre l'intrus dont la présence avait sans doute empêché l'apparition de l'esprit qu'il invoquait. Clara jurait aussi ; mais, au fond de son cœur, il était moins contrarié qu'il affectait de le paraître.

—C'est donc au seul moment où la lune nouvelle se lève qu'apparaît la Sirène aux cheveux tordus, dit le nègre en se tenant sur les talons de son compagnon.

—Sans doute, répondit Costal ; il n'y a qu'un instant, dont il faut se hâter de profiter ; mais s'il se trouve quelques profanes dans le voisinage, et par profane j'entends un blanc, l'esprit refuse de se montrer.

Costal haussa les épaules.

—Vous êtes un niais, ami Clara. Que diables voulez-vous que le puissant esprit des eaux ait peur de vôtres moines à longues robes ? Ce sont eux plutôt qui trembleraient en sa présence et se prosterneraient la face contre terre.

—Dame ! si l'esprit a peur d'un seul blanc, et qu'à cause de lui il n'ose se montrer, à plus forte raison aurait-il crainte des moines.

—Puisse un carreau du ciel couper en deux le mécréant qui a empêché l'effet de mes conjurations ! s'écria l'Indien avec d'autant plus de colère qu'il se sentait battu par le raisonnement du nègre ; quelques minutes de plus et le génie des eaux se montrait à nos yeux.

—Vous avez eu tort d'éteindre le feu si vite, ami Costal.

—J'ai voulu dérober à la vue des profanes le mystère qui allait s'accomplir. Je savais que le génie de la cascade ne se rendrait pas visible.

—Ainsi vous persistez à croire que quelqu'un nous a vus ?

—J'en suis certain.

—Et que ce sont bien des pierres qu'on nous a lancés ?

—A coup sûr.

—Eh bien ! foi de nègre, je croirais tout autre chose.

—Que croiriez-vous ? demanda l'Indien en s'appuyant contre le tronc d'un sumac pour reprendre haleine.

—Je pense, répondit Clara en imitant son compagnon, qu'un peu plus de patience de votre part aurait fait réussir notre affaire. Je gagerais, ajouta-t-il avec un air de conviction profonde, qu'au moment où la nappe d'eau de la cascade renvoyait des lueurs éclatantes de tous côtés et jus qu'au tronc des deux *ahuehuettes* qui la couronnent, j'ai vu apparaître au milieu d'elles comme un diadème d'or étincelant. Or, je vous le demande, qui peut porter un diadème d'or au fond de ces bois, si ce n'est l'esprit des eaux ?

—Vous vous trompez, Clara, c'est impossible.

—Je suis certain que j'ai vu ce que je vous dis là, et je pense, en conséquence, que ce que vous prenez pour des pierres était, sans nul doute, tout simplement des *pepitas* que nous lançait la Sirène aux cheveux tordus.

—Et vous m'avez laissé quitter le fond du ravin sans vous y opposer ! s'écria vivement l'Indien, un instant ébranlé par les paroles du nègre.

—Nous avons usé notre dernier morceau d'amadou, nous ne pouvions donc plus rallumer notre feu.

—Nous aurions cherché à tâtons.

—Oui, répliqua le nègre avec ironie, c'était chose facile que de distinguer, dans l'obscurité de tous les diables qui règne au fond de cette *canada*, un morceau d'or d'un caillou.

—Au poids, c'était aisé.

—Sans compter, reprit Clara en laissant voir cette fois le fond de sa pensée, qu'en cherchant nos morceaux d'or nous courrions risque de nous rencontrer avec ces coquins de tigres cherchant de

leur côté leurs morceaux de buffle, et enchantés de nous trouver à leur place.

— Qui se soucie des jaguars ? dit le tigrero avec dédain.

— Moi, parbleu ! répondit Clara.

— Celui qui ose affronter l'esprit des eaux s'inquiète-t-il de deux jaguars vagabonds ?

— Si l'on court risque de se faire étrangler, repartit le noir, on a du moins la chance d'obtenir de lui la révélation d'un trésor, et c'est une compensation. Mais avec les tigres, il n'y en a aucune. Si donc je vous ai laissé partir, c'est que j'ai réfléchi que nous aurions le temps de revenir demain, au lever du soleil reprendre nos recherches."

L'Indien ne répondit rien et se remit en route. Le nègre, encore peu rassuré, le suivait toujours de près comme son ombre. Tout à coup il s'arrêta et s'écria en se frappant le front :

— Demain matin il ne sera plus temps ; et même ajouta-t-il d'un air alarmé, nous ferions bien de quitter ces gorges au plus vite.

— Et pourquoi cela ? demanda vivement le noir, épouventé outre mesure de l'inquiétude que décelait le ton de Costal, qui semblait ne s'effrayer de rien.

— C'est aujourd'hui nouvelle lune, et j'avais oublié que, dans cette saison, c'est toujours le moment où les fleuves de l'État se gonflent, se joignent et inondent chaque année nos campagnes. Vous savez que l'inondation arrive alors comme la foudre. N'entendez-vous pas déjà au loin ses grondements sourds ?

— Je n'entends, Dieu merci, que ceux de la cataracte, qui nous forcent à crier si haut tous deux pour nous comprendre : mais hâtons-nous.

— Oh ! continua Costal, une fois sortis de ce ravin, nous n'avons pas grand'chose à craindre ; le sommet d'un arbre nous servirait d'abri, si l'inondation venait à nous surprendre.

— D'accord, mais ici ?

— Ici, ce serait fait de nous."

Les deux aventuriers gravirent le talus escarpé en silence et avec une célérité redoublée par l'appréhension d'un péril auquel rien n'aurait pu les soustraire, soit au fond, soit sur les flancs du ravin, où le torrent devait s'engouffrer comme dans un canal, avec une violence à laquelle nulle force humaine n'était capable de résister.

Tous en s'aidant des pieds et des mains pour faciliter son ascension, Costal exhalait sa colère contre le mécréant qui avait fait avorter ses espérances, tandis que le nègre enregistrerait dans sa

mémoire comme un des jours les plus néfastes de sa vie celui où il avait été forcé d'affronter les jaguars, les esprits de l'autre monde et les risques de l'inondation. Puis bientôt l'Indien atteignit la crête du talus, et Clara poussa un cri de soulagement en prenant pied à son tour sur le sommet de l'immense et profond ravin.

Tout à coup, saisissant le bras de Costal avec un tressaillement nerveux, il lui indiqua du doigt un objet qui lui paraissait étrange.

C'était une forme noire, immobile au milieu des arbres qui bordaient la rivière, et au-dessus de laquelle une vive lueur, en brillant un instant pour s'éteindre aussi, venait de lui montrer le même diadème d'or dont l'aspect l'avait déjà frappé.

—Le diadème de l'esprit! dit-il en approchant ses lèvres de l'oreille de l'Indien, afin que le fracas de la cascade ne couvrit pas sa voix.

Costal suivit la direction indiquée par le nègre, et, à la lueur subite qui l'éclaira de nouveau, il vit en effet briller comme un cercle d'or au milieu des ténèbres.

Toutefois le nègre et l'Indien ne tardèrent pas à savoir à quoi s'en tenir sur cette apparition inattendue. A un mouvement que fit le cheval du dragon, un rayon de la lune tomba sur le cavalier, dont le buste parut tout à coup distinctement.

Un large galon d'or qui, selon la mode mexicaine, cerclait en dessous des larges bords de son chapeau de vigogne, avait, en s'éclairant d'une des lueurs successives de son cigare, provoqué pour la seconde fois la méprise de Clara.

—Quand je vous disais, s'écria Costal, qu'un mécréant de blanc empêchait l'esprit de se montrer, avais-je tort?

—C'est vrai, répondit le nègre assez confus d'une méprise qui eût peut-être ébranlé sa récente croyance au génie des eaux sans l'excuse alléguée par l'Indien pour justifier son manque de succès.

—C'est un officier, sans doute," reprit l'Indien à l'aspect de la tournure militaire de don Rafael, qui, son mousqueton d'une main et sa bride et son cigare de l'autre, continuait à rester immobile, sans se douter de l'entretien dont il fournissait l'objet.

Du reste, le dragon commençait à trouver le temps long, et un juron témoignait de son impatience, quand une voix, assez forte pour se faire entendre malgré le fracas de la chute d'eau, un peu amortie cependant par la brise qui l'emportait au loin, vint frapper son oreille et lui arracher un geste de surprise.

—Qui va là? s'écriait la voix menaçante.

—Dites: Qui reste là? répondit don Rafael en retrouvant toute son assurance devant des êtres humains, fussent-ils des ennemis.

En même temps deux hommes se montrèrent, dans lesquels le dragon reconnut ceux qu'il appelait ses sauvages.

—Enchanté de pouvoir vous parler enfin, mes braves, dit-il avec un sans-façon tout militaire et en faisant exécuter à son cheval une brusque manœuvre qui le mit face à face avec les deux inconnus qui débouchaient derrière lui sur la berge élevée de la rivière.

—Peut-être ne le sommes-nous pas, nous, répartit Costal d'un ton brusque et en faisant passer, non sans ostentation, sa carabine d'une épaule sur l'autre.

—Vive Dieu ! j'en serais fâché, reprit le dragon en laissant voir un franc sourire sous ses épaisses moustaches ; car je ne suis pas égoïste, et je n'aime pas à être content tout seul.

En disant ces mots avec un air de bonne humeur qui fit impression sur l'Indien, don Rafael rebouclait les courroies de son mousqueton comme une arme inutile, en dépit de l'attitude presque hostile de ses deux interlocuteurs.

—Peut-être, ajouta-t-il en fouillant dans la poche de son gilet, me gardez-vous rancune des pierres que je vous ai jetées au fond du ravin, où vous aviez l'air fort occupés de choses qui ne me regardent pas ; mais vous voudrez bien excuser un voyageur fourvoyé dont la cascade couvrait la voix, et qui ne savait comment attirer votre attention de son côté ; ensuite, vous rendrez justice à la délicatesse et au soin avec lesquels j'ai visé à ne pas vous atteindre.

Comme il finissait cette apologie, le dragon tira de sa poche une piastre et l'offrit à l'Indien.

—Merci, dit celui-ci tandis que Clara prenait la pièce, qui ne brilla qu'un instant aux rayons de la lune ; où allez-vous ?

—A l'hacienda de las Palmas ; en suis-je éloigné ?

—C'est selon le chemin que vous voudrez prendre.

—Je veux le plus court, je suis pressé.

—Le chemin qui vous y conduirait le plus sûrement, c'est-dire sans crainte de vous égarer, est celui que vous trouverez en remontant le cours de cette rivière, dit Costal, qui, malgré sa rancune contre l'étranger, n'osait donner un faux renseignement à un voyageur en route pour l'hacienda dont il était un des serviteurs. Ce chemin coupe un des détours de ce cours d'eau ; maintenant, si vous en voulez un plus direct...

Un de ces accents rauques et saccadés qui, dans le cours de cette soirée, avaient déjà frappé l'oreille de l'officier, vint interrompre les renseignements de l'Indien.

—Qu'est cela ? demanda l'officier.

—C'est la voix d'un jaguar qui cherche une proie, reprit Costal.

— Ah ! dit le dragon, je craignais que... ce ne fût autre chose. Tout à l'heure j'ai déjà entendu ces rugissements.

— Votre chemin le plus court est par là, continua Costal en indiquant du canon de sa carabine le point de l'horizon d'où partait le rugissement du tigre.

— Et vous dites que c'est le plus court ?

— Oui.

— Eh bien ! merci ; j'en profite.

L'officier, à ces mots, rassemblait dans sa main gauche les rênes de son cheval, prêt à suivre la direction indiquée, lorsque l'Indien l'arrêta.

— Ecoutez, seigneur cavalier, dit-il avec plus de cordialité qu'il n'en avait encore montré, il ne s'agit pas toujours d'être brave comme vous le semblez pour échapper à toute espèce de danger ; il faut encore être averti de ceux qu'on peut courir.

Don Rafael Tres-Villas contint son cheval.

— Parlez, mon ami, dit-il ; je vous écoute et vous remercie d'avance.

— D'abord, continua Costal, pour gagner d'ici l'hacienda de las Palmas sans vous égarer, surtout sans vous amuser à faire des détours, ayez soin d'avoir toujours la lune à votre gauche, de façon que votre ombre se projette à votre droite un peu obliquement, juste comme vous vous trouvez dans ce moment-ci. Maintenant, ne vous arrêtez pour rien au monde avant d'être dans la maison de don Mariano Silva ; si vous rencontrez un ravin, un fossé, un ruisseau ou une colline, franchissez-les en ligne droite, sans chercher à les tourner.

Il y avait tant de solennité et de précision dans la voix et les recommandations de l'Indien, que le dragon en fut frappé.

— Quel est donc l'effroyable danger qui me menace ? demanda-t-il en plaisantant.

— Un danger auprès duquel celui de tous les tigres qui peuvent hurler ou rugir dans ces savanes n'est qu'un jeu d'enfant : l'inondation, qui, avant une heure peut-être, va les couvrir de flots mugissants, fera de ces plaines une mer furieuse, dans laquelle rouleront pêle-mêle ces tigres eux-mêmes, malgré leur légèreté, à moins qu'un arbre ne puisse les sauver. L'arriero et ses mules, comme le pâtre et ses troupeaux, seront également engloutis, s'ils n'ont trouvé un asile à l'hacienda où vous vous rendez.

— J'aurai tout égard à vos recommandations, dit l'officier, qui se souvint de l'étudiant abandonné à deux lieues de là.

Il raconta en quelques mots son histoire à l'Indien.

— Soyez tranquille, nous le conduirons demain à l'hacienda, s'il

vit encore ; ne pensez donc qu'à vous seul et à ceux qui pourraient pleurer votre mort ; quant aux jaguars, ne vous en inquiétez pas ; si votre cheval s'effrayait et refusait d'avancer en droite ligne à leur aspect, faites-lui entendre votre voix ; si vous étiez serré de trop près par eux, parlez-leur aussi : la voix humaine est faite pour porter le respect chez tous les animaux, même les plus féroces. Les blancs ne savent pas cela, parce que leur métier n'est pas de les combattre, comme celui de l'homme rouge ou de l'homme noir, et je pourrais vous citer une de mes aventures en ce genre avec un jaguar..... Ah bah le voilà parti.

L'Indien s'arrêta, car en effet Tres Villas ne l'écoutait plus ; préoccupé seulement du soin d'échapper à l'inondation, il bondissait déjà sur la savane blanchie par la lune, dans la direction de l'hacienda et loin de Costal.

—Il est brave et franc, dit celui-ci ; c'eût été dommage qu'il lui fût arrivé malheur. Il est fâché qu'il ait été forcé de nous interrompre : c'est un contre-temps, et voilà tout ; à sa place, j'en aurais fait autant. Tout n'est pas encore perdu, d'ailleurs, et nous pourrions.....

—Hum ! interrompit Clara, je commence à trouver que c'est assez d'aventures pour un jour ; tant que je serai dans le voisinage de ces tigres.....

—Fi donc ! Clara, vous devriez avoir honte ; voyez ce brave jeune homme qui n'a jamais vu un tigre de sa vie, et qui ne s'en préoccupe pas plus que d'une bande de rats des champs !

—Soit ! eh bien que pourrions-nous faire encore ? répondit Clara d'un ton assez maussade.

—L'esprit des eaux, reprit l'Indien, ne daigne pas seulement se montrer dans l'écume des hautes cascades ; il apparaît aussi parfois à ceux qui l'invoquent aux sons de la conque marine, parmi les flots jaunis de l'inondation et dans le lit gonfle des torrents : demain nous le chercherons.

—Et ce jeune homme que nous a recommandé le voyageur ?

—Nous irons de son côté, reprit Costal ; en attendant, nous allons en un tour de main porter la pirogue au sommet du *cerro de la Mesa*, sur lequel nous passerons tranquillement la nuit, à l'abri des tigres et de l'inondation.

—Ce sera bien heureux, car j'ai grand besoin de sommeil, dit le noir, rasséréiné par la perspective d'une nuit de repos.

Pendant ce temps, don Raphael galopait dans la direction de l'hacienda de las Palmas.

Durant la première demi-heure de route, la savane était si paisible sous les rayons de la lune, les palmiers se balançaient avec

tant de mollesse sous un ciel étincelant d'étoiles, tandis que la brise apportait les parfums pénétrants des goyaviers, qu'il put croire que l'Indien avait voulu se jouer de sa crédulité. Alors il ralentit le pas de son cheval presque involontairement, se laissant aller à cette molle rêverie que suscite le charme de ces belles nuits des tropiques, où l'on se sent heureux de vivre en prêtant l'oreille aux harmonies nocturnes que se renvoient le ciel et la terre, comme un hymne que chacun d'eux chante à son tour.

Le voyageur se rappela cependant tout à coup les cabanes abandonnées le long de la route, les embarcations hissées au sommet des arbres, comme un dernier moyen de sauvetage pour ceux que l'inondation pourrait surprendre à l'improviste. Alors son extase tomba subitement, et il accéléra de nouveau la marche de sa monture.

Puis une seconde demi-heure s'écoula et, comme par enchantement, les cigales cessèrent de bruire sous l'herbe, la savane entière sembla faire silence, et la brise embaumée, régulière comme le souffle de la nature endormie sous le manteau étoilé de la nuit, succéda une autre brise imprégnée de senteurs marécageuses, saccadée, haletante comme un souffle de terreur.

Ce silence inquiétant fut de courte durée ; bientôt le voyageur crut entendre encore bourdonner à son oreille le bruit lointain et sourd de la cataracte qu'il venait de quitter. Seulement ce grondement éloigné semblait s'être déplacé : ce n'était plus derrière lui qu'il retentissait ; c'était vers l'horizon qu'il cherchait à gagner.

Il crut s'être trompé de route et revenir sur ses pas ; mais la lune à sa gauche, son ombre et de son cheval à sa droite, lui annonçaient qu'il était toujours dans la bonne voie. Alors son cœur battit plus rapidement, parce que, s'il devait en croire l'Indien, un danger s'avavançait, contre lequel ni son mousqueton ni sa rapière de fine trempe, ni ce cœur fort que l'officier mettaient au service d'un bras vigoureux, ne pouvait lui être d'aucun usage. Le jarret nerveux de son cheval était son unique défense, son dernier moyen de salut.

Heureusement une longue route n'avait pas épuisé les forces de l'animal, qui, de son côté dressait les oreilles et aspirait de ses naseaux largement ouverts le vent humide qu'envoyaient les eaux au-devant d'elles, comme un message précurseur.

Ce devait être une lutte entre le cavalier et l'inondation, à qui gagnerait, le premier des deux, l'hacienda de las Palmas.

L'officier laissa mollir la bride ; les molettes sonores de ses éperons de fer retentirent contre les flancs de son cheval : la lutte de vitesse était commencée. La savane semblait couler comme un

fleuve rapide sous les jambes du dragon. A sa droite et à sa gauche, on eût cru voir fuir les buissons et les palmiers de la forêt.

L'inondation accourait de l'est vers l'ouest ; le cavalier s'élançait de l'ouest vers l'est, et la rapidité de leur course inverse devait les faire promptement se joindre ; mais à quel endroit ?

La distance entre eux diminuait de seconde en seconde. Le bruit, d'abord sourd et vague, se rapprochait de plus en plus et ressemblait à celui du tonnerre qui, après avoir grondé à l'horizon, vient, prêt à éclater, faire ses roulements au-dessus de nos têtes. La savane et les palmiers fuyaient sous le galop du cavalier, sans que le clocher de l'hacienda se dessinât au-dessus de la ligne droite qui bornait sa vue. Cependant la masse menaçante des eaux n'apparaissait pas encore.

Le cheval ne ralentissait pas son allure ; mais ses flancs se gonflaient, il était tout haletant, et l'air, qu'il fendait si rapidement, ne s'engouffrait plus qu'avec peine dans ses naseaux. Quelques secondes de plus, et ce même air allait manquer à ses poumons. Le dragon s'arrêta un instant ; la respiration de son cheval semblait obstruée, et le bruit rauque de son haleine accompagnait lugubrement, aux oreilles de l'officier, la voix de plus en plus terrible des eaux qui s'avançaient.

Don Rafael écouta cette triste harmonie en désespérant presque de son salut, quand il lui sembla entendre le son précipité d'une cloche lointaine. C'était celle de l'hacienda, sans doute, qui jetait dans la campagne l'avertissement suprême du danger, en sonnait le tocsin.

L'officier se rappela ces paroles de l'Indien : " Ne songez qu'à ceux qui pourraient pleurer votre mort." Y avait-il dans l'hacienda où il était attendu, quelqu'un qui dût plus amèrement le pleurer que les autres ? Toujours est-il qu'à ce souvenir le voyageur se roidit contre le sort qui le menaçait, et se résolut à faire un dernier effort pour y échapper.

Cependant, pour le tenter avec plus de chance de réussite, son cheval avait encore besoin de quelques seconde de repos, et l'officier, malgré le péril qu'il courait, avait conservé trop de sang-froid pour méconnaître cette impérieuse nécessité. Il mit pied à terre et relâcha quelque peu la sangle de la selle, pour laisser plus de liberté aux flancs de sa monture haletante.

Le voyageur comptait avec angoisse les minutes qui s'écoulaient quand l'écho lui apporta le bruit des pas d'un autre cavalier suivant la même route, courant le même danger que lui. Il se retourna ; un homme accourait, monté sur un vigoureux azean

brûlé qui semblait dévorer l'espace. En un clin-d'œil, le cavalier l'eût joint, et maîtrisant brusquement l'ardeur de son cheval :

—Que faites-vous ? s'écria-t-il ; n'entendez-vous pas la cloche d'alarme ? Ne savez-vous pas que les eaux vont envahir la plaine ?

—Je le sais, répondit l'officier ; mais l'haleine manque à mon cheval, et j'attends...

L'inconnu jeta un regard rapide sur le bai brun de don Rafael, et s'élança de sa selle à terre.

—Tenez mon cheval, dit-il à l'officier en lui jetant sa bride ; puis, s'approchant de celui du dragon, il souleva la selle, appuya la main sur le garrot de l'animal, pour sentir la pulsation de ses poumons. Bien ! ajouta-t-il, comme un médecin satisfait de son malade.

Alors il ramassa un caillou de la grosseur du poing et se mit à en frictionner vigoureusement et tour à tour le poitrail et les jarrets fumants du cheval de Don Rafael.

Pendant ce temps, celui-ci examinait curieusement l'inconnu assez peu soucieux du soin de sa propre vie pour s'occuper avec tant de générosité et de sollicitude à donner des soins au cheval d'un voyageur qui lui était complètement étranger. Le nouveau venu portait le costume des muletiers : un humble chapeau du feutre le plus grossier, une espèce de souquenille en laine grisâtre à raies noires, par-dessus laquelle était passé un court tablier de cuir épais, des *calzoneras* flottantes de toile et des bottines de peau de chèvre à ses pieds nus, c'est-à-dire sans bas. Il était petit de taille ; son teint basané n'était rien à la douceur de sa physionomie, et malgré la solennité terrible du moment, un grand calme brillait sur son front.

Don Rafael le regardait faire sans l'interrompre, mais avec un sentiment de profonde reconnaissance. Quand le muletier crut avoir suffisamment frictionné le cheval pour lui rendre une élasticité momentanée :

—L'animal a du fond, dit-il ; il n'est pas encore fourbu, car aucune pulsation ne se fait sentir au garrot, quoique les naseaux et les flancs aient un mouvement simultané. Il ne s'agit donc que d'ouvrir à sa respiration une plus large voie. Venez m'aider dans ce que je vais vous dire et dépêchons-nous, car des bruits sinistres grondent là-bas, et le tocsin d'alarme sonne à coups redoublés."

Ce n'était que trop vrai, et la brise apportait avec d'étranges rumeurs les tintements précipités de la cloche lointaine, avant-coureurs du glas funèbre, pour dire à tous ceux qui erraient dans la campagne de se hâter pendant qu'il était temps encore.

—Bandez les yeux du cheval avec votre mouchoir," continua le muletier.

Et pendant que le dragon s'empressait d'obéir, il tirait de la poche de son tablier de cuir une corde dont il entourait fortement le nez de l'animal juste au-dessus des naseaux.

—“Tendez cette corde de toutes vos forces,” dit-il à don Rafael.

Puis le muletier dégaina un couteau affilé, dont il enfonça la lame dans la cloison transparente de l'intérieur des naseaux du cheval.”

Le sang jaillit : l'animal, malgré les efforts de son maître pour le maintenir, se cabra, enlevant avec lui le couteau resté dans la plaie, et retomba sur ses pieds. A peine ses sabots de devant touchèrent-ils la terre, que le muletier, saisissant la pointe sanglante du couteau, le tira violemment par la lame, entraînant le manche après elle. L'air sembla s'engouffrer dans les naseaux du cheval par l'ouverture béante qui venait d'y être faite.

—Maintenant, dit-il, votre cheval pourra du moins courrir tant que ses jarrets ne trahiront pas son ardeur ; si vous pouvez être sauvé, vous le serez.

—Votre nom ? s'écria don Rafael en tendant la main au muletier ; votre nom pour que je ne l'oublie jamais !

—Valerio Trujano, un pauvre *arriero* qui a bien du mal à faire honneur à ses affaires, mais qui s'en console en accomplissant son devoir et s'en rapportant à Dieu pour le reste. Mon devoir est de ne pas vous laisser périr ici faute d'un conseil ou d'un secours, ajouta-t-il simplement. A présent, que la volonté du Très-Haut soit bénie, notre vie est entre ses mains ; prions-le toutefois qu'il écarte loin de ses serviteurs le plus terrible danger qu'ils aient couru.

En disant ces derniers mots avec une effrayante solennité, Trujano s'agenouilla sur le sable ôta son chapeau, qui laissa voir une forêt de cheveux noirs énergiquement bouclés ; puis, levant les yeux vers le ciel et d'une voix dont les mâles accents retentirent jusqu'au fond du cœur de l'officier, il prononça les paroles suivantes :

De profundis clamavi ad te, Domine ! Domine, exaudi vocem meam !

Quand il eut achevé le second verset du psaume funèbre, tandis que le dragon resserrait fortement la sangle de son cheval pour engager une course suprême, le muletier se jeta en selle ; don Rafael en fit autant, et, penchés sur la crinière flottante de leurs chevaux, ils s'élançèrent ensemble le long de la savane. Le vent humide qui renvoyait les eaux débordées sifflaient dans leurs cheveux, et, accompagné du son lugubre de la cloche, le bruit sinistre de la masse d'eau se rapprochait de minute en minute.

CHAPITRE V.

L'HACIENDA DE LAS PALMAS.

Quelques grands fleuves, tels que le *rio Blanco*, le *Playa Vicente*, le *Goazacoalcos* et le *Papaboapan*, pour ne citer que les principaux d'un immense réseau fluvial, sillonnent l'Etat de Vera Cruz à peu de distance les uns des autres. En outre, les versants de la Sierra Madre donnent naissance à une foule de cours d'eau qui rejoignent ou longent ces fleuves.

Libres comme les chevaux sauvages dans leurs savanes, ces fleuves et ces cours d'eaux, qu'aucune digue ne contient sur le sol plat qu'ils arrosent, roulent sans obstacles leurs flots pressés et rapides ; on sait avec quelle violence les eaux du ciel tombent, entre les tropiques, dans la saison qu'on appelle la *saison des pluies*. C'est l'hiver des pays d'Amérique situées sous ces latitudes ; il commence en juin et finit d'ordinaire en octobre. A cette époque de l'année, les eaux, grossies par les pluies torrentielles de chaque jour ou plutôt de chaque nuit, trop abondante désormais pour être contenues dans leurs lits, s'en échappent bientôt avec fureur et débordent de toutes parts. Franchissant l'espace avec la rapidité d'un cheval de course, comme si elles étaient poussées par le souffle d'un démon, elles engloutissent tout ce qui s'oppose à leur passage et portent partout l'épouvante et la désolation. Malheur aux êtres vivants qui n'ont pu fuir devant elles ! Bientôt cependant, étendues dans un vaste terrain, leur fureur s'apaise, et coulant paisiblement en tous sens elles finissent par se réunir en une seule nappe d'eau. La portion inondée du pays n'est plus alors qu'un lac immense couvert de débris épars et de cadavres d'animaux de toute espèce. Sa surface calme et tranquille présente désormais le spectacle le plus étrange : des villes prisonnières au milieu des eaux sur lesquelles elles dominent ; des arbres à moitié noyés dont on ne voit plus que le feuillage, et des barques pavisées, bruyantes, tumultueuses, luttant ensemble de vitesse ou de luxe, et que conduisent en chantant au milieu des mandolines et des harpes, de jeunes filles couronnées de fleurs. Heureuse insouciance de la jeunesse ! après avoir répandu la terreur et la mort, l'inondation finit par n'être plus qu'un sujet de plaisir.

L'emplacement destiné à la construction de l'hacienda de las Palmas avait été choisi en prévision de ces inondations annuelles : la plaine dans laquelle elle s'élevait n'avait pas d'un côté de limite

bien distincte à l'œil, c'est-à-dire qu'elle s'étendait presque à perte de vue dans la direction de l'est à l'ouest et dans celle du sud ; mais, du côté du nord, elle était bornée par une chaîne de collines assez élevées. A leurs pieds, d'autres collines plus basses s'élevaient en pente insensible jusqu'au niveau du sol inférieur. En faisant disparaître les inégalités de terrain, on avait fait du sommet de ces collines un amphithéâtre plus long que large dominé dans tout sa longueur par la chaîne au pied de laquelle il s'élevait, et dominant lui-même la plaine.

Adossée aux collines, dont ses terrasses plates atteignaient presque la moitié de la hauteur, et dont son clocher quadrangulaire dépassait la crête, l'hacienda de las Palmas était bâtie à l'une des extrémités de l'amphithéâtre ; à l'extrémité opposée, on avait construit de vastes écuries et des communs spacieux pour les *peones* ou travailleurs de l'hacienda, y compris les *vaqueros*¹ et les serviteurs spécialement attachés au service des maîtres. Une haute et forte muraille, appuyée de solides contre forts de pierres de taille, joignait l'hacienda aux communs et bordait l'amphithéâtre tout le long de la plaine. Une porte épaisse et massive, pratiquée au milieu de cette muraille d'enceinte, servait d'entrée, à laquelle on arrivait par un talus en pente douce garni de garde-fous de maçonnerie.

Dans cette position, l'hacienda de las Palmas, ainsi nommée à cause des massifs de palmiers dont la plaine à ses pieds était parsemée, se trouvait à l'abri des inondations et formait en outre une sorte de forteresse presque imprenable.

Nous avons besoin de retourner une fois de plus en arrière et de nous reporter encore, dans cette même journée, à l'heure qui précède le coucher du soleil, c'est-à-dire à celle où le dragon et l'étudiant se séparaient sur la route, et où le nègre Clara se trouvait si fatalement transformé en chasseur de tigres, en compagnie de Costal l'Indien.

La cloche de l'hacienda sonnait l'*oracion* du soir, et à ces tintements de l'*Angelus*, qui donnaient le signal de la prière et marquaient la fin du travail de la journée, un mouvement inusité avait lieu dans la plaine et dans la cour du vaste bâtiment dont le seigneur don Mariano Silva était propriétaire.

Avec cette rigoureuse exactitude de gens qui ne veulent pas travailler une minute au delà du temps prescrit, les *peones* indiens, au premier coup de cloche, venaient de laisser retomber, comme si

¹ Nom que l'on donne au Mexique aux garçons de ferme chargés du soin des animaux.

une paralysie subite avait frappé leurs bras, l'un sa pioche levée, l'autre l'aiguillon allongé pour piquer ses bœufs, qui eux-mêmes, formés aux habitudes de leurs conducteurs, arrêtaient tout à coup le soc frémissant dans le sillon inachevé.

Les *vaqueros* regagnaient au galop leurs écuries et leur gîte de la nuit et dessellaient leurs chevaux fumants ; les travailleurs rentraient de toutes parts, la campagne se vidait, les communs et les écuries se remplissaient, tandis que les ménagères étendaient sur les plaques chaudes du *comal* les *tortillas* ou galettes de maïs destinées à remplacer le pain, et préparaient le repas du soir ; et les *vaqueros*, les *peones* et les ménagères, en même temps qu'ils achevaient ou commençaient leurs travaux, murmuraient tous au son de la cloche les oraisons de l'*Angelus*.

Le soleil brillait encore cependant, et les derniers rayons dont il incendiait la plaine dardaient leurs clartés dorées à travers les épais barreaux et les losanges du treillis vert d'une fenêtre située au premier étage de l'hacienda. Un voyageur venant du côté de l'ouest eût pu, du milieu de la plaine et du haut de sa selle, voir les plis d'un rideau blanc frémir derrière les barreaux et les treillis.

Mais la plaine était déserte, ou du moins, à l'exception des *peones* attardés, nul voyageur ne s'y laissait distinguer au milieu du brouillard lumineux qui l'enveloppait.

Ce ne fut que quelques minutes plus tard, au moment où le soleil en s'abaissant graduellement, cessa d'éclairer les barreaux, que le rideau blanc s'écarta et laissa pénétrer un flot de lumière dans la chambre éclairée par cette fenêtre presque grillagée à l'orientale. Toutefois, quelque élevée qu'eût été la selle du voyageur venant de l'ouest, il n'aurait pu voir le tableau que présentait l'intérieur de la chambre dont il s'agit.

Trois femmes s'y trouvaient en ce moment. Deux d'entre elles étaient sœurs, à en juger par leur air de famille plutôt que par leur ressemblance proprement dite. C'étaient les filles de don Mariano ; la troisième n'était que la femme chargée de les servir.

On peut condamner, en Europe, l'indolence des créoles des pays chauds de l'Amérique ; mais celui qui les a vues, celui qui ne rêve pas la *réhabilitation* politique de la femme, qui pense que la femme est faite par Dieu pour délasser l'homme de ses travaux et non pour les partager, que le repos, le calme et l'ombre ne font qu'ajouter à sa beauté, parce qu'ils s'harmonient avec sa nature, celui-là, dis-je, ne saurait faire un crime aux créoles américaines de ne songer, de ne s'occuper qu'à être belles.

Les deux filles de don Mariano Silva offraient en ce moment,

mais à un degré différent, un exemple de cette indolence qui semblerait empruntée aux harems de l'Orient, sans la chasteté qui la rehausse et la purifie.

L'une d'elles, les jambes croisées à la mode orientale, était assise sur une natte de Chine ; de longs cheveux noirs, naguère façonnés en tresses, dont ils gardaient encore les grosses ondes, tombaient négligemment et formaient comme un voile qui la couvrait presque tout entière. La jeune fille semblait les livrer machinalement aux mains de sa femme de chambre.

Cette jeune fille était dona Gertrudis, l'aînée des deux sœurs. Quoique Marianita, sa sœur cadette, ne lui cédât en rien, sa beauté était d'un genre différent : pétulante et rieuse, son œil vif et brillant contrastait avec l'œil humide et calme de sa sœur aînée, et les impressions devaient glisser avec autant de facilité sur cette surface mobile, qu'elles devaient pénétrer profondément à travers la surface plus rigide de dona Gertrudis. Il en devait être de la dernière comme des volcans de son pays, que cache toujours un manteau de neige.

Enfin, quoique l'aînée n'eût que dix-sept ans et que la cadette n'en comptât que seize à peine, toutes deux avaient acquis ce développement de la beauté féminine, à laquelle le temps ne peut plus qu'enlever du charme en altérant l'harmonie des formes.

Au moment où la chevelure de Gertrudis était livrée par elle aux soins de la femme qui en lissait les ondes, Marianita arrangeait en gracieux contours, sur son bas de soie, les rubans de satin attachés au soulier qui renfermait son joli pied.

Les événements politiques étaient venus éclater au milieu de cette famille comme parmi tant d'autres, et cependant avec plus de chances d'y faire éclore des dissentiments d'opinion ; car, au moment où commence ce récit, un mariage était projeté entre un jeune Espagnol des environs et dona Marianita.

Avant la révolution mexicaine, le vœu le plus ardent d'une jeune créole était d'épouser quelque nouveau venu de la mère-patrie, et cependant Gertrudis avait refusé cet honneur. Repoussé par elle, le prétendant espagnol s'était rejeté du côté de Marianita, qui avait été fière de l'accepter. Pourquoi maintenant Gertrudis avait-elle ainsi fait exception à la règle générale ? La suite de ce récit le dira.

Disons, en attendant, que c'était en vue de l'arrivée de deux hôtes, attendus dans le courant de la soirée, que ces préparatifs de toilette avaient lieu à cette heure. De ces deux hôtes, l'un était le fiancé espagnol, le second était le capitaine des dragons de la reine, don Rafael Tres Villas. Le premier n'avait à franchir à cheval que deux lieues à peine, et d'un moment à l'autre il pouvait arriver ;

l'autre achevait d'en parcourir plus de deux cents, et, quoiqu'il eût positivement annoncé sa venue pour ce jour-là, il était raisonnable de supposer que, sur tant de journées de route, un incident quelconque avait déjoué ses calculs et retardé son arrivée d'un jour. Était-ce par ce motif que Gertrudis n'avait pas commencé sa toilette quand Marianita terminait la sienne ? Don Rafael était-il le seul homme aux yeux duquel Gertrudis voulait paraître belle ? On le dira tout à l'heure aussi.

Parmi les soins quotidiens donnés par les créoles à leur abondante chevelure, un des principaux est d'en éparpiller sur leurs épaules les tresses dénattées, afin que l'air vivifiant puisse circuler parmi cette gerbe épaisse trop longtemps captive par le peigne. Quand la femme chargée de cette tâche de chaque jour l'eut accomplie, elle sortit de la chambre et les deux sœurs restèrent seules.

Il est certains sujets de conversation que les jeunes filles de tout pays n'aiment à traiter qu'entre elles et dans le sanctuaire intérieur.

A peine la suivante fut-elle partie, que Marianita, qui achevait de glisser entre ses tresses noires et la conque d'écaille de son peigne des fleurs de grenadier d'un pourpre éclatant s'élança vers la fenêtre.

Ses yeux interrogèrent l'horizon de la plaine. Pendant ce temps, sa sœur s'était assise sur un fauteuil de cuir, et, rejetant sur chaque épaule, de sa main et d'un mouvement brusque de sa tête, le voile épars de ses cheveux, elle resta immobile et rêveuse.

—J'ai beau regarder de tous mes yeux, la plaine est déserte. s'écria Marianita, et je ne puis pas plus voir de don Fernando que de don Rafael. Ma pauvre Gertrudis, j'ai bien peur d'avoir fait d'inutiles frais de toilette. Dans une demi-heure le soleil sera couché.

—Don Fernando viendra, dit Gertrudis d'une voix douce et calme.

—On voit bien à ton accent tranquille que tu n'attends pas ton *novio*¹ comme moi ; et pourquoi ne dirais-je pas que c'est avec une impatience nerveuse qui me fait désespérer de le voir arriver ? Tu ne connais pas cela, toi, Gertrudis !

—A ta place, j'éprouverais plus de tristesse que d'impatience.

—De tristesse ! Oh non ! et si don Fernando ne vient pas ce soir, ce sera lui qui y perdra le plaisir de me voir avec cette robe blanche qu'il aime tant et ces fleurs de grenadier dans mes cheveux, que je n'y ai mises que pour lui plaire ; car, pour mon goût, j'y

1 Prétendu.

préfère les fleurs blanches de marjolaine. Mais j'ai oui dire que la femme ne doit vivre que de sacrifices.

En disant ces mots, Marianita fit claquer ses doigts comme des castagnettes, sans la moindre apparence de mélancolie, et au contraire avec la satisfaction d'une âme tranquille.

Gertrudis ne répondit rien ; mais elle étouffa un soupir, tandis que la brise plus fraîche du soir faisait frissonner les grandes ondes de sa chevelure, et que son pied nu balançait son soulier de satin noir.

—C'est fort ennuyeux, cette vie de la campagne, reprit Marianita. La journée, il est vrai, n'est pas trop longue pour se peigner, pour faire la sieste : à peine même en a-t-on le temps ; mais le soir, prêter seules l'oreille à la brise de nuit, se promener seules dans les jardins, c'est triste, bien triste, au lieu de chanter et de danser en *tertulia*.¹ Nous sommes ici comme les princesses captives de ce roman de chevalerie que j'ai commencé l'année dernière et que je n'ai pas fini.... Ah ! j'aperçois là-bas à l'horizon un petit nuage de poussière.... Enfin, voici un cavalier ! *Qué dicha !*

—Un cavalier ! s'écria Gertrudis avec vivacité ; quelle est la couleur de son cheval ?

—Son cheval est une mule. Hélas ! ce n'est pas un chevalier errant. Je crois avoir entendu dire qu'il n'y en avait plus.

Gertrudis soupira de nouveau.

—Je le distingue à présent, c'est un prêtre, poursuivit Marianita. Cela vaut mieux que rien, surtout s'il chante et joue aussi bien de la *rihuela*² que le dernier qui a passé deux jours à l'hacienda. Il arrive au galop de sa mule, c'est bon signe ; mais non, il a la physionomie triste et sévère. Ah ! il m'a vue, car il fait un geste de la main. J'irai la lui baiser tout à l'heure.... j'ai le temps !

En disant ces mots, la jeune et belle créole, à qui son éducation prescrivait de baiser la main du prêtre, fronça les yeux d'un air boudeur.

—Mais viens donc le voir, Gertrudis, il se présente à la porte de l'hacienda, reprit-elle.

—J'ai le temps, comme tu le dis, Marianita ; mais dis moi ne vois-tu pas d'autres cavaliers ? Don Fernando ?... dit Gertrudis comme pour se tromper elle-même en trompant sa sœur ?

—Ah ! oui, don Fernando.... transformé par quelque enchantement en un *mozo de mulas*³ qui pousse sa *recua*⁴ comme s'il dispu-

¹ Soirée.

² Mandoline.

³ Garçon de mules.

⁴ Troupeau de mules de charge.

tait le prix d'une course... C'est tout ce que je vois. Allons, il vient ici comme le prêtre. Mais qu'ont donc ces gens à galoper si étrangement ? on dirait qu'un vertige les pousse.

Le bruit des portes de l'hacienda qui s'ouvraient et le tumulte qui montait de la cour jusqu'aux jeunes filles prouvaient que non-seulement le prêtre, mais encore le garçon muletier avec ses mules contre tout usage, recevait l'hospitalité de don Mariano Silva.

Le lecteur sait, ce qu'ignoraient les deux sœurs, tout le danger qui menaçait les voyageurs dans la plaine.

En même temps, un mouvement plus bruyant encore ne tarda pas à avoir lieu dans l'hacienda. Les escaliers retentissaient du bruit des pas des serviteurs qui allaient et venaient précipitamment, et que les deux sœurs entendirent bientôt raisonner sur les terrasses au-dessus de leur chambre.

—Jésus, Maria ! qu'est ceci ? s'écria Marianita en faisant un signe de croix ; l'hacienda va-t-elle avoir un siège à soutenir ? Les brigands insurgés dans l'ouest vont-ils venir nous attaquer ?

—Pourquoi appeler brigands des hommes qui combattent pour être libres et dont les prêtres sont les chefs ? répartit Gertrudis de sa voix harmonieuse et calme.

—Pourquoi ? Parce que ce sont les ennemis des Espagnols, que le sang de nos veines est le leur, parce qu'enfin j'aime un Espagnol ! s'écria Marianita, à qui ce mot aimer avait rendu la fougue impétueuse de son sang créole.

—Tu crois l'aimer, Marianita, repris doucement Gertrudis ; dans mes idées, l'amour présente des symptômes que je ne retrouve pas en toi.

—Et quand cela serait, qu'importe, s'il m'aime, lui ? Ne suis-je pas le bien qui va lui appartenir ? Dois-je penser autrement que lui ? ajouta la jeune fille, obéissant à cette voix de dévouement que les femmes de son pays prodiguent à qui les aime.

Les vibrations subites et précipitées de la cloche de l'hacienda sonnante l'alarme firent tressaillir les deux sœurs et mirent fin à cette conversation, qui menaçait de jeter entre elles deux ces germes funestes de dissension que les guerres civiles engendrent et qui brisent les liens les plus étroits du sang et de l'amitié.

Comme Marianita se disposait à sortir pour s'enquérir de la cause de tout ce tumulte, la femme de chambre ouvrit la porte, et sans attendre qu'on l'interrogeât :

—Ave Maria, *senoritas* ! s'écria-t-elle ; l'inondation arrive ; un vaquero vient d'annoncer que les eaux ne sont plus qu'à trois ou quatre lieues d'ici.

—L'inondation ! s'écrièrent les deux sœurs, Marianita en se

signant de nouveau et Gertrudis en se levant précipitamment et en faisant de ses cheveux épars une torsade que sa main tremblante essayait vainement de fixer à sa tête, et dans laquelle les dents du peigne refusaient de mordre.

—Jésus, *senorita*, dit la femme de chambre en s'adressant à la dernière, on dirait que vous voulez vous élancer dans la plaine au secours....

—Don Rafael ! ayez pitié de lui, mon Dieu ! s'écria Gertrudis éperdue.

—Don Fernando ! s'écria de son côté Marianita en frissonnant.

—La plaine ne va plus être qu'un vaste lac, cria la suivante, malheur à ceux que l'inondation va surprendre ! Mais vous pouvez être tranquille, *dona Marianita* ; le *vaquero* qui apporte la fatale nouvelle est envoyé par don Fernando pour annoncer à notre maître, don Mariano, qu'il ne viendra que demain dans un canot.

En achevant ces mots, la servante sortit.

—En canot ! s'écria Marianita, passant avec une égale rapidité de l'angoisse à la joie. C'est vrai, au fait, Gertrudis ; nous voguons en canot sur la plaine, et nous nous couronnerons de fleurs dans notre barque pavoisée.

Mais Marianita se reprocha tout aussi vite cet accès d'égoïsme frivole à l'aspect de sa sœur, qui enveloppée de sa longue chevelure qu'elle ne prenait plus souci d'empêcher de flotter, s'était agenouillée et priait aux pieds d'une image de madone pour le salut de don Rafael.

Marianita s'agenouilla près de sa sœur et mêla ses prières aux siennes, tandis que les tintements lugubres continuaient à jeter leur sinistre avertissement aux quatre points de l'horizon.

—Oh ! ma pauvre Gertrudis !, s'écria Marianita en pressant sa sœur dans ses bras et l'embrassant tendrement ; puis, se servant de sa chevelure pour effacer ses larmes : Pardonne-moi de n'avoir pas deviné que pendant que mon cœur se réjouissait, le tien se brisait. Don Rafael, tu l'aimes donc ?

—S'il meurt, je mourrai ! voilà tout ce que je sais, repartit Gertrudis.

—Dieu le protégera, sois tranquille ; peut-être lui enverra-t-il un de ses messagers pour le sauver ! s'écria Marianita dans l'élan de sa foi naïve.

Marianita mêla quelque temps encore ses consolations aux sanglots de sa sœur, ses prières aux siennes, et comme l'obscurité allait bientôt venir :

—Mets-toi à la fenêtre pendant que je prierai encore ! s'écria Gertrudis ; interroge la plaine, car les larmes troublent ma vue.

Marianita obéit, et Gertrudis s'agenouilla de nouveau sous l'image sainte.

Mais la brume dorée de la plaine se ternissait en un violet pâle, et aucun cavalier n'apparaissait à l'horizon désert.

—Le cheval qu'il monte doit être bai brun ! s'écria Gertrudis en interrompant ses prières ferventes. Don Rafael sait combien j'aimais ce noble cheval, son cheval de bataille dans les guerres indiennes. C'est celui qu'il aura voulu monter pour venir vers moi ; car il sait que bien souvent j'ai détaché les fleurs de mes cheveux pour les suspendre à son frontail. O sainte Vierge ! ô Jésus, mon doux maître !

La plaine s'assombrissait toujours, Gertrudis priait encore ; puis bientôt la lune laissa tomber du ciel ses pâles et sereines clartés, sans qu'un être vivant vint dessiner son ombre à côté de l'ombre des palmiers, projetée seule sur le terrain blanchi.

—Il aurait été prévenu à temps, il ne se sera pas mis en route, dit Marianita.

—Tu te trompes, tu te trompes, répondit Gertrudis en tordant ses mains crispées par l'angoisse. Je juge son cœur d'après le mien ; un jour de plus lui aura paru trop long, et il aura bravé le danger pour me voir quelques heures plus tôt.

Le lecteur sait si le cœur de la jeune créole l'avertissait fausement.

Tout à coup, pendant que la cloche continuait à vibrer avec force, les grondements lointains qu'allaient bientôt entendre don Raphael lui-même se mêlèrent à la voix lugubre du bronze, et tout à coup aussi, pendant ce sinistre dialogue entre les vibrations frémissantes de la cloche d'alarme et le murmure sourd des eaux déchainées, une lueur rougeâtre, faible d'abord, disputa le terrain de la plaine à la blanche clarté de la lune.

Bientôt après cette clarté sembla pâlir, des pétilllements semblables à ceux du sarment qui s'enflamme se firent entendre à l'oreille attentive des deux sœurs, et la lueur rouge régna seule en maîtresse sur la face de la plaine, en jetant ses reflets de feu jusqu'aux cimes des palmiers.

Sur la crête des collines voisines de l'hacienda et sur les terrasses, de larges foyers venaient d'être allumés par ordre de don Mariano, comme un phare qui devait guider les voyageurs errants dans la plaine jusqu'au port de son hospitalière demeure.

L'œil et l'oreille étaient avertis à la fois pour apprendre le danger et pour aider à le fuir. Des ombres gigantesques, celles des hommes chargés d'entretenir les foyers, se projetaient sur la plaine, et ces silhouettes immenses, les clartés empourpées dans lesquelles elles

nageaient, le grondement des eaux, qui semblaient vouloir étouffer les cris d'appel de la cloche, frappaient l'esprit des deux jeunes filles d'une terreur plus profonde.

De longues minutes s'écoulèrent ainsi, et la lune continuait de monter lentement dans le ciel, et le murmure lointain, le bruit sourd, devenait plus aigu en se rapprochant, puis devint bientôt égal à celui du tonnerre. Encore quelques instants, et l'eau des fleuves débordés allait écumer au pied de l'amphithéâtre de l'hacienda. Gertrudis interrompit ses prières.

—Oh ! Marianita, dit-elle, puisses-tu ne rien voir maintenant ! car les eaux s'approchent et gagnent de minute.

Marianita ne répondit rien, mais ses regards erraient toujours, à l'horizon, essayant d'en percevoir les lointaines ténèbres à la limite où expirait la clarté des feux.

Un cri s'échappa de sa bouche.

—Oh ! malheur ! malheur ! s'écria-t-elle, j'aperçois deux cavaliers ! Sainte Vierge, faites que ce ne soient que des ombres ! Mais non... les ombres deviennent plus distinctes.....Mère de Dieu ! ce sont bien deux cavaliers.....ils volent comme le vent.....mais, si vite qu'ils aillent, ils arriveront trop tard !

Une clameur de détresse partit de l'hacienda, sur lesquelles maîtres et serviteurs s'étaient groupés. C'était en effet un émouvant spectacle que celui de la lutte désespérée de deux hommes contre la masse effrayante des eaux, dont ils voyaient dans l'éloignement les vagues s'avancer et dont ils distinguaient déjà les panaches d'écume empourprée par la lueur des brasiers.

D'autres, pendant ce temps, à cheval sur le chaperon du mur d'enceinte, s'étaient munis de longues cordes pour les jeter au besoin aux naufragés en détresse. Mais les deux sœurs, de la fenêtre de leur chambre, ne pouvaient voir ces apprêts de sauvetage.

Marianita, frémissant de cette avide curiosité qui nous pousse souvent malgré nous, et les femmes surtout, à contempler un déchirant spectacle, se collait avec une sorte de terreur aux grillages de la fenêtre.

—Jésus ! reprit Marianita glacée par l'épouvante, encore un bond de leurs chevaux et les voilà sauvés ! Ah ! il n'est plus temps ! ajouta-t-elle avec angoisse ; voici les eaux ! Vierge du paradis ! qu'elles sont effrayantes avec leur crête d'écume rouge et leurs rugissements ! Les voilà qui battent la muraille ! Mère de Dieu ! protégez ces deux hommes intrépides ! Ils se tiennent la main..... Ils enfoncent l'épéon dans le flanc de leurs chevaux...ils regardent la mort en face.....ils fondent sur les eaux le front haut, comme des chevaliers qui chargent l'ennemi.....Entends-tu, Ger-

trudis ? l'un d'eux, le plus petit, chante un cantique, comme les premiers chrétiens devant les lions du cirque romain.

Les deux sœurs entendirent en effet une voix mâle qui couvrit le tumulte des eaux en chantant : *In manus tuas, Domine, commendo animam meam.*

—Je ne les vois plus, reprit Marianita haletante ; les flots ont couverts les chevaux et les cavaliers.

Il y eut un moment de silence effrayant dans la chambre que les eaux emplissaient de leurs mugissements.

Toujours agenouillée, mais sans force pour continuer son ardente prière, Gertrudis était affaissée sous le flot de ses cheveux épars. La pauvre filie ne releva la tête qu'à la voix de Marianita qui reprenait :

—Ah ! je les vois encore, les voici qui reparaissent. Jésus Dieu ! il n'y en a plus qu'un en selle, c'est le plus grand Dieu du ciel ! quels bras vigoureux vous lui avez donnés ! Il se penche sur ses arçons, il tient le plus petit par ses vêtements.... il l'enlève comme un enfant.... il le jette en travers sur son cheval.... Quel souffle étrange s'échappe des naseaux de l'animal ! mais il semble aussi vigoureux que son maître.... le double poids qu'il porte ne l'empêche pas de fendre les eaux.... Gertrudis ! Gertrudis ! les eaux vont être vaincues par cet homme, elles qui déracinent les arbres des forêts.... Vierge sainte ! laissez-vous périr ce fort et courageux cavalier ?

—Oh ! oui, lui seul pourrait accomplir ce prodige de vigueur et de courage ! s'écria Gertrudis en retrouvant des forces dans un élan d'orgueil que lui inspiraient les paroles enthousiastes de sa jeune sœur.

Son cœur se brisa de nouveau quand celle-ci continua d'une voix pleine d'angoisse :

—Malheur ! malheur ! un arbre énorme s'avance contre eux en tournoyant, il va frapper le cheval et les cavaliers....

—Archange qui portez son nom, protégez-le, dit Gertrudis. Vierge Marie, apaise la colère des eaux, et je te donne ma chevelure pour sa vie !

C'était la plus précieuse offrande dont elle pût disposer, et elle n'hésitait pas à faire le sacrifice qu'elle croyait le plus propre à désarmer le courroux du ciel.

Comme si ce vœux venait d'y être enregistré, Marianita, qui ne l'avait pas entendu sans frémir, poursuivit après une courte pause :

—Béni soit Dieu ! Gertrudis ; béni soit-il, celui qui sait convertir un instrument de perdition en un instrument de salut ! Dix *lazos* tiennent à la fois les racines et les branchages de l'arbre ; la fureur

des eaux ne peut plus rien sur lui, il est comme un radeau flottant. Le beau cavalier pourrait s'élancer sur son tronc, mais il ne veut abandonner ni le noble animal dont la vigueur l'a sauvé, ni l'homme qu'il tient dans ses bras. Le torrent gronde autour de lui, ses flots couvre sa tête.... il ne lâche pas prise....

—Achève, Marianita ! murmura Gertrudis.

—Un brouillard est sur mes yeux, reprit celle-ci, les eaux semblent rouler des flots de feu.... Sois fière de celui que tu aimes, Gertrudis, le noble cavalier n'a plus rien à craindre.... Ecoute ces cris de triomphe ! Tous sont sauvés, les cavaliers et le cheval qu'ils montent."

Une acclamation de joie dont retentit l'hacienda fit explosion à la fois sur les terrasses et le long du mur d'enceinte, et vint confirmer les paroles de Marianita.

Les deux sœurs se tinrent un moment embrassées ; puis Marianita, rassemblant dans sa main un soyeux faisceau des longs cheveux de Gertrudis et le pressant tendrement contre ses lèvres :

—Oh ! dit-elle en poussant un soupir de regret, tes pauvres beaux cheveux qui valaient un royaume !

—Ne vois-tu pas, repris Gertrudis avec un radieux sourire, que c'est lui du moins qui les coupera sur ma tête ?

CHAPITRE VI.

DON QUICHOTTE ET SANCHO PANÇA.

A un quart de lieue environ de la cascade dont il a été question s'élevait, comme on en rencontre souvent au Mexique, une petite colline dont le sommet, soit par un jeu de la nature, soit plus probablement par la main de l'homme, avait été aplati et nivelé.

Les antiquaires de la province prétendent que le *cerro de la Mesa*¹ n'était qu'un piédestal sur lequel on avait érigé jadis un temple à quelque divinité zapotèque.

C'était pour cette raison sans doute que Costal, fidèle au souvenir comme au culte de ses pères, tout chrétien qu'il était, avait fait de cet endroit élevé, l'un de ses rendez-vous de chasse.

Il s'y était construit une hutte à la façon du pays, c'est-à-dire dont les murs n'étaient qu'un double claie de bambous, dont l'intérieur était garni de terre glaise. Le toit, assez incliné pour

¹ La colline de la Table.

faciliter l'écoulement des eaux pluviales, était couvert de ces larges écorces dont se compose le tronc du bananier, disposées en rigoles, à l'instar des tuiles romaines.

Dans ses chasses incessantes aux jaguars, car ils sont si nombreux dans la province de Oajaca que chaque *hacendero* entretient un ou deux tigreros pour les détruire et protéger ses jeunes bestiaux errants dans les savanes ; dans ses chasses, disons-nous, l'Indien passait souvent de longues heures au milieu de cette solitude.

Costal descendait en ligne directe ainsi qu'il l'avait dit à Clara, des anciens caciques de Tehuantepec, et le sujet de ses méditations était toujours la grandeur éclipsée de son antique et puissante famille. Profondément indifférent aux querelles politiques des blancs, s'il avait accueilli avec enthousiasme la nouvelle de l'insurrection d'Hidalgo, ce n'était que pour en profiter personnellement et essayer avec l'or dont il rêvait si follement la découverte, de faire revivre en sa personne et le titre de cacique et la domination qu'avaient exercée ses ancêtres. Les croyances païennes dans lesquelles il avait été nourri, les solitudes dans lesquelles il avait constamment vécu en exerçant son métier, la pratique et la vue de l'immense Océan, dont il avait exploré les profondeurs quand il était plongeur, avait contribué à donner à un caractère déjà bizarre une exaltation superstitieuse qui touchait à la manie.

Le visionnaire Indien avait fini par prendre un tel ascendant sur le nègre Clara, que le don Quichotte zapothèque, différent en cela du gentilhomme *manchego*, eût fait aussi facilement prendre à son noir écuyer des moulins à vent pour des géants, qu'un capitaine des dragons de la reine pour la Sirène aux cheveux tordus.

C'est au sommet du *cerro de la Mesa*, ou de la Table, que nous retrouvons les deux aventuriers, une heure environ après le départ de don Rafael Tres Villas.

Ils achevaient de transporter sans trop de peine la légère pirogue de Costal sur la plate-forme de la colline, et de la poser, la quille en haut, le long des parois de la hutte dont nous venons de parler.

—Ouf ! dit le noir en s'asseyant sur l'embarcation, je crois que nous avons bien gagné un instant de repos. Qu'en pensez-vous, Costal ?

—N'avez-vous pas longtemps parcouru la province de Valladolid ? demanda l'Indien sans faire de réponse à la question oiseuse du nègre.

—Sans doute, et celle d'Acapulco aussi, et je les connais toutes deux et bien d'autres, depuis le moindre sentier jusqu'à la plus fréquentée des routes, pour les avoir parcourues en qualité de *mozo de mulas*, avec mon maître don Valerio Trujano, que je n'ai quitté

que pour devenir propriétaire dans la province de Oajaca, ajoutait-il en appuyant avec une certaine fatuité sur ce mot de propriétaire.

Clara faisait allusion à un *jacal*¹ en bambous qu'il avait bâti sur quelques pieds de terrain concédés par le propriétaire de l'hacienda de las Palmas, auquel il se louait pour les récoltes de la cochenille, ce qui explique l'état d'indépendance oisive dont il jouissait une partie de l'année.

— Pourquoi me faites-vous ces questions ? reprit-il.

— Parce qu'il ne me convient pas plus qu'à vous d'aller nous enrôler comme soldats dans l'armée du prêtre Hidalgo. Le descendant des caciques de Tehuantepec peut bien servir, en qualité de chasseur de tigres, un propriétaire de son pays ; mais il ne consentirait jamais à porter l'uniforme.

— C'est cependant bien beau d'avoir des pommes rouges, des habits verts et des pantalons jaunes comme le plus beau *juacamayo*² de ces bois. Je doute, du reste, que le seigneur curé généralissime et capitaine d'Amérique, ait assez d'uniformes à sa disposition pour vous chercher querelle à ce sujet. Mais, à moins de nous enrôler comme capitaines, je ne vois pas trop, si nous ne sommes pas soldats.....

— Ce que nous ferons ? interrompit Costal : nous nous présenterons comme guides, batteurs d'estrade, puisque vous connaissez par cœur une partie du royaume. De cette façon, nous irons et viendrons à notre guise, en quête de la déesse des eaux.

— La déesse des eaux est donc partout ?

— Sans doute ; elle peut apparaître à ses fidèles serviteurs partout où elle trouve une flaque d'eau pour se mirer, une rivière ou une cascade pour se baigner, ou la mer pour y chercher les perles qui ornent sa longue chevelure.

— Ne l'avez-vous jamais vue, quand vous faisiez la pêche des perles sur les bords du golfe de Tehuantepec ? demanda Clara en jetant un regard de côté sur la plaine éclairée par la lune, tandis que le sourd et lointain murmure de l'inondation ajoutait à cet aspect solennel.

Le nègre baissait involontairement la voix.

— Sans doute, répondit Costal ; plus d'une fois, la nuit, sur les rivages des placers de perles, j'ai vu la Sirène tordre, au clair de la lune, ses longs cheveux en chantant, et parer son cou de perles que nous cherchions en vain. Plus d'une fois aussi, sans que ma

¹ Nom que les Indiens mexicains donnent à leurs huttes.

² Perroquet.



chair tressaillit, sans que ma voix tremblât, je l'ai appelée pour qu'elle me révélât les gisements des riches bancs de perles ; mais on a beau ne pas sentir son cœur se troubler à son aspect, il faut être deux pour que la Sirène aux cheveux tordus vienne à vous.

A vrai dire, ami Clara, je n'espère guère réussir à la faire se montrer à nous avant que je n'aie atteint cinquante années révolues. Si j'explique bien des traditions un peu obscures que j'ai reçues de mes pères, jamais Tlaloc ni Matlacuezc ne se montreront pour révéler leurs secrets à l'homme qui n'a pas vécu un demi-siècle. Le ciel a voulu que, depuis les caciques jusqu'à moi, aucun de mes ancêtres ne vécût au delà de quarante-neuf ans. Seul je les ai dépassés, et en moi seul, de tous les membres de ma famille, peut se vérifier la tradition conservée chez nous de père en fils ; encore n'aurai-je pour cela qu'un jour : celui de la pleine lune qui suivra le solstice d'été de l'année où j'aurai complété mes cinquante ans. Cependant je veux tenter la fortune en attendant, et faire aussi aux Espagnols la guerre la plus acharnée, tout en me réservant mon indépendance pour le grand jour du solstice d'été.

—Ah ! s'écria le nègre, je m'explique à présent pourquoi ce soir nous avons fait d'inutiles efforts pour voir la déesse. Quand donc aurez-vous atteint la cinquantaine ?

—D'ici à quelques mois, répondit l'Indien, et, quoiqu'il en soit, il est convenu que nous partirons demain pour Valladolid ; nous nous servirons de la pirogue pour retourner à l'hacienda et prendre congé de don Mariano, comme doivent le faire deux serviteurs respectueux.

—C'est convenu ; mais nous oublions une chose essentielle.

—Laquelle !

—Ce pauvre diable d'étudiant que l'inondation va suprendre, et que cet officier a laissé près des *tamarindos*.

—Je ne l'avais pas oublié ; nous irons le prendre, s'il vit encore c'est-à-dire s'il a eu la présence d'esprit de monter sur un arbre pour se mettre à l'abri de l'inondation ; nous le conduirons à l'hacienda, où nous le laisserons.

—Oui, s'il vit encore. Entendez-vous avec quelle fureur les eaux grondent là-bas ? Qui sait si l'officier aura eu le temps d'y échapper ?

—Le fait est, répondit Costal, qu'il aurait mieux fait de passer la nuit ici avec nous ; mais il paraissait si pressé d'arriver à las Palmas ! Peut-être avait-il ses raisons pour cela ; aussi ne lui ai-je pas proposé de rester.

—Il est bon d'être en sûreté ici, dit le noir, et si, à propos de cela, vous aviez dans votre hutte un morceau de *tasajo* oublié

en quelque coin, je m'en accommoderais assez avec un verre d'eau.

—Soyez tranquille, j'ai là ce qu'il faut pour vous satisfaire.

La réponse de l'Indien mit fin à la conversation. Il entra dans la hutte suivi de Clara.

Un feu clair de broussailles ne tarda pas à pétiller sur la pierre du foyer; quand il ne resta plus que des braises, Costal y jeta quelques lambeaux de viande séchée au soleil, et bientôt au milieu du sentiment profond de la sécurité qu'ils goûtaient sur le sommet de la colline, les deux associés se mirent à savourer leur frugal repas.

Après, ils s'étendirent sur le sol et se laissèrent bercer au bruit toujours plus rapproché de l'inondation.

Ils dormaient déjà, et le grondement qui précédait les eaux quand elles envahirent la plaine de leurs fougueux tourbillons n'eut pas le pouvoir de les arracher, à leur sommeil. Cependant Clara s'agitait de temps en temps, en croyant entendre le rugissement des jaguars qui l'avaient si fort effrayé se mêler aux mugissements des eaux, dont il avait une perception confuse.

S'il eût été éveillé, il eût vu, en effet, la sauvage famille des tigres raser en bondissant le pied du *cerro de la Mesa*. Les quatre animaux rugirent en sentant que deux hommes en occupaient le sommet; mais, remplis d'une terreur profonde par les eaux qui les poursuivaient, et auxquelles leur légèreté seule pouvait les faire échapper, ils passèrent outre et ne tardèrent pas à disparaître en précédant la masse liquide, dont la course égalait presque la rapidité de la leur.

Nous profiterons du sommeil de l'Indien et du nègre pour retourner un instant vers le pauvre étudiant don Cornelio Lantejas, après l'avoir si longtemps négligé, et clore ainsi les événements de cette journée, qu'a ouverte le récit de ses aventures.

Nous l'avons laissé dans le hamas que sa bonne étoile lui avait fait rencontrer si à propos.

Tout à coup il s'éveilla en sursaut, les membres glacés par une fraîcheur soudaine, et se vit suspendu dans son hamac au-dessus d'une mer en furie, qui roulait des vagues énormes à un demi-pied de distance de son corps. L'étudiant poussa un cri terrible, auquel répondirent, comme du sommet des deux tamariniers, des grondements sourds et des sifflements aigus.

Cornelio promena un œil effrayé autour de lui et, aussi loin que ses regards purent atteindre, il ne vit qu'un lac immense aux vagues écumeuses. Dès lors tout lui fut expliqué: la fuite des habitants des campagnes et ces canots suspendus aux arbres. Les

bruits qu'il avait entendus n'avaient pour cause que l'approche d'une de ces inondations annuelles qui ont lieu presque à jour fixe dans la province de Oajaca, où il se trouvait, et qu'il aurait évitée dans la maison de son oncle, sans la lenteur désespérante de son cheval de picador.

Qu'allait devenir le voyageur ? à peine savait-il nager, et, eût-il pu rivaliser avec l'un des pêcheurs de perles de Tehuantepec, que toute son habileté ne lui eût servi à rien au milieu d'un lac à perte de vue, au-dessus duquel surgissaient seules les cimes des tamariniers entre lesquels il était suspendu.

Sa situation, déjà effrayante, ne tarda pas à le devenir davantage.

Des yeux de feu que l'étudiant vit briller comme des vers luisants ou, pour mieux dire, comme des charbons ardents, au milieu du feuillage des arbres, ne tardèrent pas à lui expliquer aussi la nature des grondements sourds qu'il venait d'entendre : quelques animaux féroces, des jaguars, sans doute, s'étaient réfugiés sur les tamariniers pour fuir l'inondation. Eux seuls pouvaient grimper ainsi au-dessus du sol. Nous ne ferons pas le récit de ses terreurs pendant cette nuit terrible où il se vit suspendu, au milieu d'un si effrayant voisinage, sur un océan qui pouvait grossir encore et l'emporter.

Nous dirons que le jour vint enfin, et que toute une nichée de jaguars, mâle, femelle et petits, lui apparut à la cime des arbres dont il occupait le milieu, et que, non loin d'eux, de longs et hideux serpents effrayés s'enroulaient aux branches.

Au-dessous de lui s'épandait une mer houleuse, aux flots jaunis, où tourbillonnaient des arbres déracinés, emportant avec eux des daims effarouchés, au-dessus desquels des oiseaux de proie planaient en poussant des cris perçants.

Partout un spectacle horrible de désolation et de mort ; à de fréquents intervalles, l'instinct féroce des jaguars affamés luttait contre leur frayeur à l'aspect d'une proie presque à leur portée ; mais la terreur l'emportait, et Lantejas les voyait refermer les yeux comme pour échapper à la tentation de le dévorer.

Puis les serpents, de leur côté, enroulaient et déroulaient sans cesse leurs corps visqueux au-dessus de lui, terrifiés par la présence de l'homme et des jaguars.

Plusieurs heures s'étaient bien longuement écoulées, pendant lesquelles le lac, sans cesser d'être gonflé, était devenu moins agité, lorsqu'il crut entendre sur la surface des eaux un bruit que cette fois il ne sut comment définir. C'était retentissant comme le son d'une trompette de guerre ou grave comme le rugissement que faisaient parfois entendre les deux formidables voisins de l'étudiant.

A cette étrange mélodie, on a reconnu le son de la conque marine de Costal, qui, chemin faisant, évoquait encore, à tout hasard, la présence de la déesse des eaux.

Bientôt l'étudiant distingua dans le lointain, et dansant sur la houle, la petite embarcation montée par les deux associés. De temps à autre l'Indien, accoutumé à cette dangereuse navigation, lâchait ses avirons pour emboucher l'instrument, dont Lantejas entendait l'inexplicable harmonie.

Absorbés par leur singulière préoccupation, ni Costal ni Clara n'avaient encore aperçu don Cornelio, tapi dans son hamac, où il n'osait faire un mouvement. Cependant, le cri étouffé d'une voix humaine venait de frapper leurs oreilles.

— Avez-vous entendu, Costal ? s'écria le noir.

— Oui, comme un cri ; c'est sans doute le pauvre diable d'étudiant qui nous appelle. Mais où donc est-il ? Je ne vois qu'un hamac suspendu entre ces deux tamariniers, là-bas... Eh ! il est dedans, parbleu !

Costal fit entendre un formidable éclat de rire, que l'étudiant accueillit comme une musique du ciel. On l'avait vu, sans doute, et il rendit à Dieu de ferventes actions de grâces.

Clara partageait l'hilarité de l'Indien, quand une musique d'un genre tout différent vint glacer le rire sur ses lèvres.

— Encore ! s'écria-t-il avec effroi en entendant gronder au-dessus de la surface des eaux un morceau d'ensemble modulé par les quatre jaguars postés au-dessus de la tête de l'étudiant.

Le cri poussé par lui avait excité les rugissements des tigres, auxquelles se mêlait aussi le sifflement des serpents enlacés aux branches des arbres.

— C'est étrange ! dit l'Indien, ces rugissements partent du même côté que la voix de cet homme ! Eh ! seigneur étudiant ! cria-t-il à Lantejas, êtes-vous seul à faire votre sieste, à l'ombre de ces tamariniers ?

Mais l'étudiant ne répondit à Costal que par un cri inintelligible ; il était incapable de prononcer un seul mot, tant la terreur profonde qu'il éprouvait paralysait sa langue.

Son bras tremblant s'éleva seul au-dessus du hamac, pour indiquer à l'Indien les terribles hôtes de ses deux tamariniers. Toutefois l'épaisseur du feuillage, en dérobant les jaguars à l'œil de Costal, rendit le geste de l'étudiant aussi peu intelligible que son cri.

— Doucement, pour l'amour de Dieu ! s'écria Clara, que la peur rendait plus prudent que Costal : des tigres se sont peut-être réfugiés sur ces tamariniers !

—Raison de plus pour y aller voir. Devons-nous laisser ce jeune homme se morfondre dans ce hamac jusqu'à ce que les eaux se soient écoulées !

En disant ces mots, Costal reprit ses avirons et poussa vers l'étudiant, tandis que Clara répétait d'un ton lamentable :

—Si ce sont nos tigres d'hier, comme je crois les reconnaître aux miaulements des petits, songez combien ces animaux doivent être aigris contre nous.

—Croyez-vous donc que je ne le sois pas contre eux, moi ? reprit Costal en continuant à ramer.

Quelques coups d'aviron le mirent à une distance suffisante de l'étudiant pour qu'il pût se rendre compte de la position critique dans laquelle il se trouvait.

Il était environ sept heures du matin, et le malheureux théologien avait compté plus de huit mortelles heures dans ce hamac, où il paraissait indolemment couché comme un satrape sous ce dais de tigres et de serpents à sonnettes.

A travers les mailles du réseau, l'étudiant suivait d'un œil terne les mouvements de l'Indien. Il le vit montrer du doigt à son compagnon l'étrange tableau qu'offrait les tamariniers. Puis, tandis que le noir le contemplait d'un regard justement effrayé, don Cornelio entendit l'Indien, incapable de modérer les élans de sa gaieté, se livrer à d'intempestifs éclats de rire.

L'étudiant ne songeait guère pourtant à s'en formaliser, quoiqu'il ne vit pas précisément qu'il y eût si ample matière à rire de sa position et de l'effrayante étude de tigres à laquelle il se livrait si involontairement depuis le point du jour.

—Si nous nous écartions pour tenir conseil ? balbutia le nègre d'une voix mal affermie.

—Nous écarter pour tenir conseil ! s'écria l'Indien, en reprenant enfin son sérieux ; il ne peut y avoir deux partis à prendre.

—C'est vrai, reprit Clara ; il n'y a qu'à pousser au large, ce ne sera que la besogne d'un moment.

Alors l'Indien, avec autant de sang-froid qu'il en avait peu montré depuis quelques instants, déposa ses avirons au fond de la pirogue et prit sa carabine, dont il renouvela promptement l'amorce.

—Qu'allez-vous faire ? s'écria le nègre.

—En viser un, parbleu ! répondit Costal ; vous allez le voir.

Et, reprenant ses avirons, il poussa droit au-dessous de l'un des deux juquars.

—Tenez-vous tranquille, seigneur étudiant, dit-il à Lantejas, toujours aussi immobile que muet, effrayé.

L'un des jaguars lança un rugissement dont résonnèrent les échos et qui fit vibrer de terreur tous les muscles de Clara ; puis, déchirant de ses griffes acérées l'écorce du tamarinier, la gueule béante et les lèvres retroussées au-dessus de ses crocs aigus, l'animal fixait ses yeux sur l'homme. Un regard terrible jaillissait de ses prunelles dilatées ; mais le chasseur ne parut pas subir la fascination de l'œil du tigre. Il l'ajusta tranquillement au défaut de l'épaule et fit feu. La bête féroce tomba lourdement dans l'eau, dont le courant l'entraîna. C'était le mâle.

—Vite, Clara, s'écria Costal, un coup d'aviron pour nous éloigner.

En même temps il dégainait un poignard tranchant pour se mettre en défense.

Mais, quelque diligence que voulut faire Clara, dont la peur troublait les facultés, il n'était plus temps.

La femelle, furieuse de la mort de son compagnon et pleine de sollicitude pour ses petits, ne poussa qu'un court et affreux rugissement, et, oubliant son effroi, elle s'élança d'un bond par-dessus la tête de l'étudiant et vint tomber comme la foudre sur le canot.

L'embarcation chavira. Le chasseur, le nègre et le jaguar disparurent sous l'eau.

Au bout d'une seconde, tous trois reparurent à la surface. Clara éperdu de terreur et nageant avec toute l'énergie du désespoir. Heureusement pour le nègre, l'ancien pêcheur fendait l'eau comme un requin, et se mit en un clin d'œil entre le tigre et lui, son poignard aux dents.

Les deux ennemis se mesurent des yeux : l'homme, calme et résolu ; l'animal, rugissant de fureur.

Tout à coup le chasseur plougea, et le tigre, étonné de la disparition de son ennemi, nageait dans la direction de l'arbre sur lequel il avait laissé ses petits, quand on le vit se débattre comme si quelque tourbillon l'eût attiré, s'enfoncer à moitié, puis reparait flottant sans vie, le ventre ouvert, tandis qu'une teinte de sang se mêlait autour de son cadavre à la couleur fangeuse des eaux.

Le chasseur reparut à son tour, jeta un regard autour de lui et nagea vers son canot, que le courant avait déjà entraîné ; il le rejoignit, et quelques minutes après il était remonté dans sa barque remise à flot, et se dirigeait vers l'étudiant. L'étudiant n'était pas encore revenu de sa surprise et de l'admiration que lui avaient causée l'audace et le sang-froid de cet inconnu, quand, du même couteau avec lequel il avait éventré le tigre, l'Indien ouvrit le fond du hamac pour livrer à l'étudiant plus facilement accès dans son canot.



—Et les peaux de jaguars que vous laissez échapper ! cria Clara. Voilà vingt piastres au moins qui s'en vont à vau-l'eau !

—Eh bien ! courez après, répondit l'Indien en retirant Lantejas, plus mort que vif, du fond de son réseau de cordes.

—*Dios me libre* ! s'écria le nègre, les peaux n'auraient qu'à vivre encore. Qu'elles aillent au diable ! Et vous, Costal, faites-moi donc le plaisir de ramer vers moi ; je n'ai nul souci de remonter en canot sous ces festons de serpents à sonnettes.

—Voyez-vous la petite maltresse, dit l'Indien en dirigeant la pirogue vers Clara, qui ne put y reprendre pied qu'avec grand risque de la faire chavirer

—Jésus Dieu ! soupira don Cornelio, qui retrouvait enfin la parole, mais qui, les sens encore troublés, ne se voyait pas sans quelque appréhension entre ces deux inconnus, l'un rouge, l'autre noir, tons deux ruisselants d'eau et les cheveux couverts d'une fange jaunâtre.

—Eh ! seigneur étudiant, reprit Clara d'un ton de bonne humeur c'est là tout ce que vous dites à Costal pour le remercier du service qu'il vient de vous rendre ?

—Excusez-moi. J'avais tellement peur ! répondit Lantejas, qui, sa tranquillité d'esprit une fois reconquise, commença par rendre avec une ferveur exemplaire des actions de grâces au tigrero, et finit en le complimentant sur le bonheur qu'il avait eu d'échapper aux dangers qu'il venait de courir.

—C'est ma foi vrai, répliqua l'Indien. J'étais tout en sueur, et cette eau qui vient des montagnes est si glaciale, que j'aurais fort bien pu y attrapper une pleurésie.

L'étudiant regarda avec un étonnement naïf l'homme assez intrépide pour penser que le seul danger qui le menaçât pendant sa lutte dans l'eau avec un animal furieux fût une fluxion de poitrine.

—Qui êtes-vous donc ? s'écria-t-il.

—Le tigrero du seigneur don Matias de la Zanca jadis, aujourd'hui celui du seigneur don Mariano Silva.

—Don Matias de la Zanca ? dit l'étudiant ; mais c'est mon oncle.

—J'en suis aise. Cependant, si vous le trouvez bon, je ne vous conduirai pas à son hacienda, située dans les montagnes, qu'on serait fort embarrassé d'atteindre avec une pirogue ; puis, vous n'avez plus de cheval.

—Les eaux l'auront emporté ; mais j'ai de bonnes raisons pour ne pas le regretter.

—Je n'en dirai pas autant de ma carabine, une arme excellente qui ne rate pas plus d'une fois sur cinq. Vous concevez qu'on ne peut la laisser ainsi au fond de l'eau, et avec votre permission, seigneur étudiant, maintenant que je ne suis plus en sueur....

En disant ces mots, le tigrero se dépouillait de ses vêtements et, quand il eut quitté le dernier, l'ancien plongeur examina avec attention l'endroit où la pirogue avait chaviré, et pria le nègre de ramer jusque là. Quand Clara eut donné quelques coups d'aviron dans la direction convenable, l'Indien s'élança la tête la première et disparut de nouveau sous les eaux.

Un espace de temps, que les deux spectateurs trouvèrent prodigieusement long, s'écoula avant que l'Indien se remontrât. Le bouillonnement de l'eau au-dessus de lui prouvait seul qu'il se livrait à une recherche active de son incomparable carabine. Enfin sa tête dépassa la surface troublée du lac, et d'une main il nageait vers la pirogue, tandis que l'autre soutenait l'arme dont le Zapothèque faisait un si pompeux éloge, et un éloge si justement mérité.

Tout cela n'avait pas laissé de prendre du temps, et le soleil était déjà brûlant, quand le nègre, l'étudiant et l'Indien reprirent, dans leur frêle embarcation, le chemin ou plutôt la direction de l'hacienda de las Palmas.

Chemin faisant, don Cornelio interrogea ses deux libérateurs sur les motifs qui les avaient conduits vers lui.

—C'est un cavalier paraissant fort pressé de gagner la demeure de don Mariano, dit Costal, qui nous a envoyés vers vous aux Tamarindos. Reste à savoir s'il a été aussi heureux que vous et s'il a échappé à l'inondation. Ce serait dommage qu'il n'eût pas pu gagner à temps l'hacienda ; car c'est un vaillant jeune homme, et les braves sont si peu nombreux !

—Heureux ceux qui le sont ! dit l'étudiant.

—Tenez, voici Clara qui ne craint guère les hommes, et qui a peur des tigres comme un enfant.

Bien que la première fureur des eaux se fût apaisée, il n'était pas facile néanmoins d'en remonter le cours dans une petite pirogue comme celle qui portait les trois navigateurs. La houle était forte encore, et il fallait soigneusement éviter le choc des arbres en dérive comme de ceux que leurs racines tenaient immobiles sous l'eau.

Il était donc midi environ, quand, à travers la cime verdoyante des palmiers semblables à des bouquets de verdure dont la tige

baignait dans ce lac immense, apparut le clocher de l'hacienda de las Palmas ; puis peu à peu, le bâtiment lui-même sembla sortir du sein des eaux. Don Cornelio se réjouit à cette vue, car la faim le dévorait, et l'abondance était derrière ces murs.

Tout à coup le son clair d'une cloche, qui semblait inviter à passer au réfectoire, arriva jusqu'à ses oreilles par volées joyeuses comme le chant des oiseaux. C'était l'*Angelus* de midi.

En même temps deux barques, différemment chargées, apparurent aux regards de l'étudiant.

La première portait deux rameurs, un cavalier en habit de voyage et une mule sellée et bridée.

Dans la seconde était assis don Mariano Silva, ses deux filles, dont d'épaisses couronnes d'œillets rouges et de grenadier couvraient la tête, et dont les mains délicates maniaient l'aviron, suivant l'usage du pays ; puis enfin, à côté de don Mariano, de Rafael Tres Villas.

Les deux barques se dirigeaient vers les montagnes qui bornaient la plaine noyée du côté du nord, et bientôt celle qui portait le cavalier et sa mule toucha le bord. La mule y sauta d'elle-même après le cavalier, qui salua de la main en signe d'adieu ceux qui étaient venus l'accompagner, se mit en selle et s'éloigna aux cris plusieurs fois répétés de :

—Adieu ! adieu ! seigneur Morelos.

Après quoi la barque reprit la direction de l'hacienda, et celle de Costal suivant la même route, l'étudiant en théologie put bientôt mieux apprécier le gracieux aspect de la seconde embarcation et la beauté de celles qui la montaient.

Les draperies de damas de soie ponceau qui couvraient les bancs de la petite chaloupe se repliaient sur les bords et frappaient de tons de pourpre la surface jaunâtre des eaux. En enfonçant dans le lac son aviron peint de divers couleurs, dona Marianita faisait tomber autour d'elle en riant une pluie d'œillets et de fleurs de grenades détachées de sa coiffure, tandis qu'à l'abri de sa couronne pourpre, dona Gertrudis jetait de temps en temps un humide regard sur l'officier assis à côté de son père.

—Seigneur don Mariano, voici un hôte que j'amène à votre seigneurie, dit Costal en désignant don Cornelio Lantejas.

—Qu'il soit le bienvenu, répondit don Mariano.

Et tous prirent bientôt pied en face de la porte de l'hacienda, sur le talus que battait la vague.

CHAPITRE VII.

L'AMOUR SOUS LES TROPIQUES.

Don Luis Tres Villas, père de don Rafael, quoique Espagnol, avait été un des premiers à comprendre la nécessité de faire aux créoles mexicains les concessions politiques que leur avait accordées don José Iturrigaray, dans l'intérêt même de l'Espagne. Il avait donc applaudi aux mesures libérales prises par le vice-roi, auquel il était tout dévoué, et quand l'exécution de ces mesures eut causé sa chute, don Luis, pensant avec raison que ce désastre venait de briser pour toujours les liens qui attachaient les créoles aux Espagnols, avait donné sa démission de capitaine de la garde d'Iturrigaray et s'était retiré dans son hacienda del Valle.

Cette hacienda était située sur le revers des collines à la base desquelles s'élevait celle de don Mariano Silva. Tous deux s'étaient connus à Mexico, et le voisinage avait resserré les liens d'une amitié passagère.

Aussitôt que l'insurrection d'Hidalgo eut éclaté, don Luis s'empressa d'envoyer un exprès à son fils pour le mander près de lui. Don Rafael avait obtenu un congé et se rendait à l'ordre de son père, quand il rencontra l'étudiant, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre. Toutefois, il ne pensait pas manquer à l'obéissance filiale en passant un jour ou deux à las Palmas, où il se dirigeait alors.

Pendant près de trois mois que don Mariano avait passés à Mexico, dans le courant de l'année précédente, le jeune officier avait ébauché avec dona Gertrudis (Marianita était restée à Oajaca, chez une de ses proches parentes) un de ces romans d'amour auxquels, la conformité d'âge, la parité des positions sociales et des fortunes, les convenances, en un mot, ne tardent pas à faire succéder la réalité prosaïque du mariage. Une brusque absence, commandée par les exigences du service militaire, pendant laquelle don Mariano quitta aussi Mexico subitement, avait seule empêché un dénouement semblable de s'accomplir.

Don Rafael n'avait pas, il est vrai, déclaré formellement sa passion à celle qui en était l'objet ; mais il avait osé espérer que la jeune fille l'avait suffisamment comprise et peut-être elle en accueillerait l'aveu sans colère. Il ne s'était pas ouvert davantage à son père, ne croyant devoir le faire qu'avec l'agrément de dona Gertrudis.

Peu à peu, quand il s'en trouva éloigné, le souvenir des indices favorables, qu'il avait cru remarquer chez elle, s'affaiblit à mesure que s'augmentait celui de sa beauté, dont l'impression lui arrivait parée des couleurs séduisantes du prisme de l'éloignement, et il se prit à trembler d'avoir été trop présomptueux. Bientôt il passa d'un doute cruel à une incertitude plus cruelle encore : celle de n'être pas aimé. Don Rafael voulut chasser le souvenir de Gertrudis, en se disant qu'il ne l'avait jamais aimée non plus. Ce fut alors qu'il s'aperçut de l'empire sans bornes que la jeune fille exerçait sur lui, en tombant loin d'elle dans une mélancolie profonde.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que le premier cri de l'indépendance mexicaine, poussé par Hidalgo, vint surprendre le jeune officier. Imbu des idées libérales que son père lui avait transmises, et les portant à un degré plus élevé ; connaissant, d'autre part, l'ardeur passionnée avec laquelle don Mariano Silva et sa fille accueillaient l'espoir de l'émancipation même la plus lointaine, et bien sûr de l'approbation de tous trois, il résolut, dans son noir chagrin, d'aller hardiment se jeter sous la bannière de l'insurrection, et à la première rencontre qui aurait lieu entre les troupes royales et les indépendants, de se faire casser la tête et de se débarrasser ainsi d'une existence qui lui était à charge.

Heureusement pour lui, le messager envoyé par son père vint surprendre don Rafael au moment où il allait employer ce moyen très-détourné d'arriver à la possession de celle qu'il aimait si tendrement. Pour le dire en passant, ce message enjoignait tout simplement à l'officier de venir trouver son père, pour apprendre de lui des choses trop importantes pour être confiées au papier ou lui être transmises par la bouche d'un serviteur.

Don Rafael, d'après les antécédents politiques de son père, ne douta pas que, s'il le mandait près de lui, c'était pour l'engager à offrir son bras à la cause de l'indépendance mexicaine.

Ce message, d'une signification si mystérieuse, remit l'officier dans la voie du chemin commun, et il vit, dans le voyage qu'il allait être obligé d'entreprendre, un moyen tout naturel de sonder les dispositions du cœur de dona Gertrudis, en lui faisant connaître l'état du sien. Puis, renonçant à ces idées chevaleresques par suite desquelles il s'était interdit à Mexico de s'ouvrir à don Mariano sans le consentement de sa fille, il résolut de lui déclarer, avant tout, sa passion pour Gertrudis, aimant mieux, à tout prendre, devoir l'obéissance filiale la possession de la femme sans laquelle il ne pouvait plus vivre, que de renoncer à cette possession si ardemment désirée.

On conçoit maintenant avec quelle impatience fiévreuse don Rafael dévora les cent lieues qui séparent Mexico de Oajaca, et comment, de peur d'arriver un jour plus tard, il préféra de courir le risque de périr, en gagnant le soir même l'hacienda de las Palmas.

Avons-nous besoin de dire qu'il avait calculé d'avance toutes ses étapes, et qu'en renvoyant à son père le messenger qui lui avait été expédié, il l'avait chargé de dire, en passant à l'hacienda de don Mariano, le jour et presque l'heure à laquelle il comptait venir lui demander l'hospitalité d'une nuit et d'un jour ? Sans savoir l'importance que don Rafael attachait à cette visite, don Mariano, l'agréa comme une politesse dont il ne pouvait qui savoir gré au fils de son voisin de campagne et de son ami.

Quant aux sentiments de dona Gertrudis, nous n'avons plus que faire d'en parler. Que n'eût pas donné don Rafael pour apprendre le plaisir secret avec lequel sa présence était attendue, et l'ardeur des vœux qu'avait arrachés en sa faveur le terrible danger auquel il venait d'échapper ?

A l'époque où il arrivait dans l'État de Oajaca, l'insurrection venait d'y pénétrer. Au moment de lever le masque, Hidalgo avait envoyé des agents dans toutes les provinces pour les soulever en même temps que celle de Valladolid. Ceux expédiés à Oajaca par le curé de Dolorès étaient deux campagnards du nom de Lopez et d'Armenta ; mais tous deux, pris par les autorités espagnoles, avaient été exécutés, et leurs têtes exposées, pour l'effroi des insurgés sur la grande route d'Oajaca.

Le mouvement d'insurrection n'en éclata pas moins, malgré ces mesures de rigueur, et un autre campagnard du nom d'Antonio Valdès venait de se mettre à sa tête avec tous les hommes qu'il avait pu recruter dans les campagnes : déjà le sang des Espagnols tombés entre ses mains avait coulé dans plusieurs occasions : Valdès les avait sacrifiés sans pitié.

Nous n'avons plus besoin maintenant de revenir sur le passé de nos divers personnages, et nous reprenons le récit des événements, à mesure qu'ils vont se dérouler sous nos yeux.

Ce même jour où don Cornelio Lantejas arrivait à l'hacienda de las Palmas, il était quatre heures de l'après-midi et le diner venait de se terminer.

Dans un salon du rez-de-chaussée, simplement garni de quelques meubles de fabrique espagnole, et dans lequel s'ouvraient deux grandes portes donnant sur un assez vaste jardin planté de grenadiers et d'assiminiers, les hôtes et les habitants de l'hacienda se trouvaient tous à peu près réunis.

L'étudiant en théologie et Marianita étaient seuls absents.

Le premier, en se rappelant, maintenant qu'il était complètement en sûreté, l'effroyable nuit passée sous une guirlande de tigres et de serpents à sonnettes, et les risques non moins terribles qu'il avait courus pendant que Costal travaillait à sa délivrance, s'était consciencieusement laissé aller à un accès de fièvre qui le retenait au lit.

La seconde, Marianita, sous prétexte de jeter un coup d'œil sur la vallée convertie en vaste lac, mais, en réalité, pour s'assurer si la barque de don Fernando n'apparaissait pas au loin sur ce lac, s'impatientait sur la terrasse, à la vue de l'immense plaine inondée et déserte sur laquelle les seuls oiseaux de proie volaient en criant.

Don Mariano, avec la double quiétude d'esprit des propriétaires dont la richesse assure l'avenir, du moins selon les chances ordinaires de la vie, et de l'homme que son âge affranchit du joug des passions de la jeunesse, fumait un cigare tout en se laissant aller aux oscillations de son fauteuil de cuir à bascule. A côté de lui se dressait une table sur laquelle, dans des tasses des Philippines, fumait ce café que les Espagnols appellent café de sieste, par antiphrase sans doute, car il est habituellement d'une force à mettre le sommeil en fuite pendant vingt-quatre heures.

Debout à l'entrée du jardin, don Rafael la contenance calme et le cœur ému à l'idée de l'entretien qu'il allait provoquer, tour à tour confiant ou craintif, semblait contempler avec la persistance d'un naturaliste, les évolutions des ramiers à la cime des arbres.

Gertrudis, la tête baissée, le visage calme aussi, s'occupait à broder une de ces grandes écharpes de batiste blanche que les cavaliers mexicains laissent flotter sur leurs épaules, comme le burnous blanc des Arabes, pour amortir l'ardeur brûlante des rayons du soleil.

En dépit de la tranquillité apparente du maintien de l'hacendero un nuage sombre passait sur son front, et le visage de don Rafael, pâle et soucieux par intervalles, démentait aussi de temps à autre l'air distrait qu'il affectait.

Gertrudis n'était pas plus calme en réalité.

Un seul personnage présentait un maintien en harmonie avec ses pensées ; c'était Valério Trujano, le muletier.

Le chapeau à la main et debout devant l'hacendero, il venait prendre congé de lui et le remercier de l'hospitalité qu'il avait trouvée sous son toit.

A cette aisance de manière et de langage, particulière aux classes inférieures dans toute l'Amérique espagnole, se joignait

chez l'arriero, un air d'austérité imposante, dont ses yeux seuls, à sa volonté, tempéraient l'expression rigide. En dépit de sa position sociale, la Nouvelle-Espagne n'était pas republicaine, alors, Valerio Trujano n'était pas un hôte ordinaire, ni pour don Mariano ni pour sa fille. Indépendamment de la réputation de probité sans tache, de piété profonde dont il jouissait dans tout le pays, la générosité et le sang froid qu'il avait montrés en s'oubliant lui-même, dans un moment de danger terrible, pour aider don Rafael à s'y soustraire, lui avait gagné l'estime et la reconnaissance des habitants de l'hacienda.

Bien que l'officier de dragons eût payé sa dette en l'arrachant à son tour à une mort certaine, quand les eaux l'entraînaient, personne ne se croyait quitte envers l'arriero, et donna Gertrudis mêlait à ses pensées d'amour des prières pour celui qu'elle regardait à juste titre comme le sauveur de don Rafael.

L'homme que le siège de Huajapam devait immortaliser plus tard avait alors quarante ans ; mais, au moment où nous le retrouvons, la finesse de ses traits, sa noire et abondante chevelure lui donnaient un air beaucoup plus jeune encore.

— Seigneur don Mariano, dit Valerio, je viens vous prier de recevoir mes merciments et mes adieux.

— Eh quoi ! vous nous quittez si promptement ? s'écrièrent à la fois l'hacendero, Gertrudis et don Rafael.

— L'homme qui vit de son travail ne s'appartient pas, seigneur don Mariano ; quand son cœur le pousse à droite, les nécessités de la vie le poussent à gauche. L'homme endetté s'appartient moins encore.

— Vous devez donc une somme bien considérable, dit vivement don Rafael en s'avançant vers lui la main tendue, que vous ne puissiez m'en parler ? Dites, et quelle que soit la somme...

— Ce serait un mauvais moyen que d'emprunter à l'un pour le payer l'autre, reprit le muletier en souriant, car je n'accepterais aucun prêt. Ce n'est pas par fierté, c'est par devoir : ne vous offensez pas, Non, non, la somme n'est pas considérable... quelques centaines de piastres, et puisque Dieu a bien voulu que mes mules trouvassent chez don Mariano un asile contre l'inondation, je vais reprendre par les montagnes le chemin de Ojaca, où l'argent que je retirerai de la vente de ma *reeva* m'acquittera entièrement je l'espère.

— Quoi ! s'écria don Mariano, vous allez vendre votre gagne-pain pour vous libérer ?

— Oui, mais pour m'appartenir et pour aller où ma vocation me pousse, répondit simplement le muletier ; je l'aurais déjà fait, si

jusqu'à présent ma vie n'eût été le bien de mes créanciers et non le mien. Je n'avais pas le droit de l'exposer.

—Exposer votre vie ! dit Gertrudis avec un doux accent d'intérêt.

—J'ai vu les têtes de Lopez et d'Armanta au haut de la côte de San Juan del Rey. Qui sait si la mienne ne sera pas bientôt avec les leurs ? Je parle ici à cœur ouvert, comme devant Dieu, car un hôte ne trahit pas plus que Dieu les secrets qu'on lui confie.

—Sans doute, reprit don Mariano avec l'hospitalière simplicité des premiers âges. Mais nous sommes ici tous dévoués à la liberté du pays, et nous faisons des vœux pour ceux qui veulent l'affranchir.

—Nous leur ferons mieux, nous leur prêterons nos bras pour se soutenir, dit Tres Villas à son tour ; c'est le devoir de tout homme qui peut manier une épée et monter un cheval de bataille.

—Que tous ceux qui lèveront le bras en faveur de l'Espagne, s'écria Gertrudis les yeux brillants d'un fougueux enthousiasme, soient notés de honte et d'infamie ! Qu'ils ne trouvent ni un toit qui les accueille ni une femme qui leur sourie ! Que le mépris de ceux qu'ils aiment soit le partage des traîtres à leur pays !

—Si toutes les jeunes filles belles comme vous l'êtes pensent ainsi, reprit Trujano, notre triomphe ne se fera pas attendre. Qui ne serait heureux de tirer l'épée pour un sourire de votre jolie bouche et un regard de vos beaux yeux ?

En disant ces mots, l'arriero jetait un coup d'œil vers le capitaine des dragons de la reine, comme pour lui faire savoir qu'il n'avait pas la hardiesse de marcher sur ses brisées. Gertrudis, de son côté, baissait la tête, toute heureuse de l'hommage qu'on rendait à sa beauté devant l'homme pour lequel il lui importait d'être belle.

Trojano reprit aussitôt :

—Dieu et liberté ! voilà ma devise. Si j'avais été libre d'embrasser plus tôt la cause de mon pays, je l'aurais fait, ne fût-ce que pour empêcher les excès qui commencent à en souiller la sainteté. Vous le savez, seigneur don Mariano.

—Oui, reprit l'hacendero, à qui ces mêmes excès causaient un profond déplaisir qui ne contribuait pas peu à amasser les nuages que nous avons signalés tout à l'heure sur son front.

—Le sang d'Espagnols inoffensifs a déjà coulé, continua le mulier, et le seul soutien jusqu'ici, dans la province, de la sainte cause de l'émancipation de la Nouvelle-Espagne, ce misérable Antonio Valdès.....

—Antonio Valdès ! s'écria don Raphael en interrompant Trajano ; quoi ! le vaquero de don Luis Tres-Villas, mon père ?

—Lui-même, reprit don Mariano tout soucieux ; plaise à Dieu



qu'il se souvienne que son maître a été toujours plein d'humanité pour lui !

—Croyez-vous donc que mon père, dont les opinions libérales ne sont ignorées de personne, puisse courir quelque danger ? s'écria l'officier d'un air alarmé.

—Non, sans doute.

—Don Valerio, combien cet homme, ce Valdès, a-t-il de combattants sous ses ordres ? reprit-il.

—Une cinquantaine, m'a-t-on dit ; mais, depuis, sa troupe doit s'être grossie de beaucoup de gens des campagnes, qui souffrent plus que les autres de l'oppression espagnole.

—Seigneur don Mariano, dit l'officier d'une voix émue, il ne fallait rien moins d'une semblable nouvelle pour me faire brusquement abrégér les moments que j'étais si heureux de vous consacrer.

—Quand un père est menacé, reprit don Rafael, quand même il ne courrait le risque que de l'être, la place d'un fils est près de lui ! N'est-ce pas, dona Gertrudis ?

—Oui, répondit la jeune fille d'une voix basse, mais ferme.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel une sorte de pressentiment sinistres agita les quatre personnages réunis dans le salon. La guerre civile commençait déjà à faire sentir son souffle homicide.

Trajano rompit le silence. Son œil brilla d'une flamme inspirée comme jadis celui des prophètes que l'esprit de Dieu venait visiter.

—Ce matin, dit-il, un humble serviteur du Très-Haut, un prêtre obscur d'une pauvre bourgade, vous a quittés pour aller offrir aux insurgés le secours de ses prières : à présent, un instrument non moins humble des volontés de l'Éternel prend congé de vous, pour leur aller offrir son bras et son sang. Priez pour eux, belle et sainte madone, continua-t-il en s'adressant à Gertrudis émue, avec cette exaltation religieuse et poétique qui faisait le fond de son caractère, et peut-être le Seigneur daignera-t-il encore montrer que c'est du sein de la poussière qu'il se plaît à susciter le bras qui dépose les puissants de leur trône.

En disant ces mots, Valerio Trujano pressa respectueusement les mains qu'on lui tendait, et sortit du salon accompagné de don Mariano Silva.

Peut-être celui-ci avait-il ses raisons pour laisser seuls, pendant quelques instants, sa fille et don Rafael, dont le départ devait aussi avoir lieu.

La voix des muletiers qui achevaient de hâter leurs bêtes de

somme pour le départ de l'arriero arrivait à peine aux oreilles de Gertrudis et de don Rafael, aussi émus l'un que l'autre de la solitude soudaine où ils se trouvaient pour la première fois depuis l'arrivée de l'officier de l'hacienda de las Palmas.

—Gertrudis ! s'écria don Rafael en imposant silence aux palpitations de son cœur, j'ai parlé à votre père ! Oh ! je vous en supplie, que ce dernier moment que je vais peut-être passer auprès de vous soit tout entier consacré à des explications sans réticence, sans ambages.

—Je vous le promets, don Raphael ; mais quel mystérieux secret avez-vous dit à mon père ? répondit la jeune fille avec un accent de douce raillerie.

—Je lui ai dit que j'apportais ici un cœur plein de vous ; que l'ordre de mon père, qui m'appelle près de lui, avait été pour moi comme un message qui me conviait au bonheur, car il me rapprochait de vous ; j'ai dit que j'avais dévoré avec une fiévreuse impatience la distance sans fin que je viens de parcourir, et que, pour vous voir une heure plus tôt, j'avais entendu sans m'émouvoir les hurlements des jaguars à mes côtés et les grondements des eaux devant moi.

Don Raphael se tut, et Gertrudis l'écoutait encore comme une mélodie qu'elle eût voulu entendre toujours.

—Et quand vous avez dit à mon père que vous.....m'aimiez, reprit-elle après un moment de silence, a-t-il manifesté son étonnement de cette révélation inattendue ?

—Non, dit l'officier.

—C'est ce que je le lui avais déjà dit, don Raphael, reprit la jeune fille avec un sourire non moins doux que sa voix ; et mon père, que vous a-t-il répondu ?

—“ Mon cher don Raphael, m'a-t-il dit, je verrais avec bonheur ma famille s'unir à la vôtre ; je dois avoir deux fils, et vous seriez le plus cher. Mais.....ce ne serait qu'avec l'agrément de Gertrudis, qu'avec le consentement de son cœur, et j'ai vu que ce cœur n'était pas ouvert pour vous. Voilà l'arrêt terrible que j'ai entendu de sa bouche. La vôtre, Gertrudis, va-t-elle le confirmer ?

La voix de don Rafael tremblait, et ce tremblement de l'homme énergique qui ne savait pas trembler devant la mort était délicieux au cœur de Gertrudis pour qu'elle se hâtât de le faire cesser.

A la réponse faite par son père à don Rafael, la pourpre de ses lèvres devint plus vive, car elle les comprimait pour ne pas sourire ; mais elle prit bientôt un air de gravité dont l'officier s'effraya plus encore.

—Don Rafael, dit Gertrudis, vous avez fait appel à ma franchise,

et si je vous parle à cœur ouvert comme je parlerais à ma mère, jurez-vous de ne pas me faire un crime d'une sincérité qui risquera de vous sembler sans excuse ?

—Je le jure ! Gertrudis, parlez sans détour, dût votre franchise briser ce cœur si plein de vous, répondit Tres-Villas en fixant ses regards ardents sur la jeune fille.

—A une condition toutefois : c'est que, tandis que je parlerai, vous allez fixer les yeux sur les cimes de ces assimniers, là-bas ; sans quoi, vous risqueriez de ne pas entendre des choses qui..... enfin, un aveu..... tel que vous le désirez.

—J'essayerai, répliqua don Rafael en levant les yeux vers le sommet des arbres, comme pour y étudier les mœurs domestiques des ramiers qui continuaient à voler au-dessus d'eux.

Gertrudis commença, d'une voix timide et tremblante à son tour :

—Un jour, dit-elle, il y a longtemps de cela, une jeune fille fit un vœu à la Vierge, pour sauver d'un péril pressant un homme dont elle avait raison de se croire aimée. A votre avis, cet homme était-il bien-aimé ?

—C'est selon la nature du vœu, répondit l'officier.

—Vous allez le voir. Cette jeune fille promit à la sainte Vierge que, si l'homme qui l'aimait échappait à ce pressant danger, elle ferait couper par lui, sur sa tête.....oh ! si vous me regardez ainsi, je ne pourrai plus continuer ; elle ferait couper par lui, sur sa tête, la longue chevelure qu'il aimait passionnément ; cet homme était-il bien-aimé, don Rafael ?

—Oh ! qui ne serait heureux de l'être ainsi ? s'écria don Rafael avec ardeur et en laissant tomber sur Gertrudis un regard qui la troubla jusqu'au fond de l'âme.

—Je n'ai pas fini, dit-elle en tremblant ; regardez encore là-haut, ou vous n'entendrez pas la fin de mon histoire, et peut-être en seriez-vous..... contrarié. Quand la jeune fille, qui n'avait pas hésité à sacrifier pour cette chevelure, l'objet de ses soins constants, ces longues tresses qui entouraient sa tête comme un diadème de reine, et qui.....peut-être l'embellissaient seules à ses yeux ; quand cette pauvre fille les aura.....les a eu coupées, voulez-vous dire, croyez-vous que son.....amant, regardez-moi maintenant, don Rafael, je vous le permets.....croyez-vous qu'il l'aimera toujours ?

Gertrudis laissa tomber son voile sur ses épaules ; ses doigts firent échapper du peigne la couronne que formaient ses deux longues tresses, orgueil de sa beauté. Elle prit sur sa table les ciseaux dont elle venait de se servir, puis, cachant dans l'une de ses mains

la rougeur enflammée de ses joues, tandis que l'autre élevait l'instrument fatal qui devait accomplir ce sacrifice :

—Rafael ! dit-elle, veillez accomplir mon vœu, en coupant ces deux tresses sur ma tête !

—Moi ! s'écria-t-il éperdu à l'aspect de la main qui lui tendait les ciseaux pour trancher cette chevelure, dont les tresses se repliaient sur le sol en noirs anneaux ; moi !

— Je les ai promises à la sainte Vierge pour vous sauver hier soir, reprit la jeune fille toujours inclinée ; comprenez-vous, maintenant, Rafael ?

Don Rafael les prit d'une main tremblante comme le bûcheron qui parfois, la cognée levée pour frapper, s'attendrit sur le sort du roi des forêts, qu'il est chargé d'abattre. Gertrudis voulut sourire pour l'encourager ; mais au moment de voir tomber sous le tranchant de l'acier cette opulente chevelure, et dont les gerbes éparses pouvaient la couvrir comme un voile, la pauvre enfant ne put empêcher une larme d'accompagner son pâle sourire.

— Jamais je n'aurai cet affreux courage ! s'écria-t-il en jetant avec force les ciseaux, qui se brisèrent en éclat sur les dalles.

— Il le faut, Rafael, il le faut ! Dieu me punirait.

— Plus tard, nous l'accomplirons, ce vœu fatal ! Je ne vous supplie que d'en ajourner l'accomplissement.

Les instances passionnées de don Rafael obtinrent un sursis dont le terme fut fixé au jour de son retour, qui devait avoir lieu le surlendemain, aussitôt qu'il aurait été rassuré sur le sort de son père.

Tout à coup Gertrudis se leva précipitamment.

— J'entends du bruit, s'écria-t-elle ; c'est mon père !

En un clin d'œil la jeune fille eut réparé le désordre de sa coiffure.

— Ah ! s'écria étourdiment Marianita, ma pauvre sœur a encore ses beaux cheveux enroulés sur sa tête !

— Comment ! dit l'hacendero effrayé et surpris à la fois, Gertrudis songeait à couper sa chevelure ?

— Ce n'est rien, mon père, reprit Gertrudis en courant se jeter dans les bras de don Mariano ; c'est cette folle de Marianita..... Puis elle ajouta entre deux baisers : qui fait allusion à ce que vous aviez si bien deviné.... Vous savez, mon père ?

— Mais, mon enfant, j'ai deviné bien des choses en ma vie, répliqua don Mariano qui ne devinait guère ; car je me pique d'une certaine perspicacité.

— Eh bien ! ce que dit Marianita, continua Gertrudis en redou-

blant ses câlineries, se rapporte.... à la perspicacité avec laquelle vous.... avez deviné que je n'aimais pas don Rafael.

En disant ces mots, Gertrudis cachait son visage dans le sein de son père.

— C'est donc à dire, s'écria don Mariano avec joie, que Gertrudis....

L'hacendero n'acheva pas : un soubresaut de sa fille dans ses bras et un cri de Marianita l'interrompirent et vinrent retentir à ses oreilles en même temps que le bruit d'une fusillade sur le sommet des collines, derrière l'hacienda.

Tous écoutèrent, effrayés ; don Rafael plus encore que les deux femmes elles-mêmes, car le bonheur amollit le cœur d'un homme. Mais le plus profond silence succédait à cette détonation subite. Elle n'en jeta pas moins dans l'âme de tous les assistants le même effroi qu'eût produit le cri d'un milan sur les ramiers qui déjà, la tête sous leur aile, dormaient à la cime des assiminiens.

CHAPITRE VIII.

FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA.

Don Mariano, l'officier des dragons de la reine et les deux sœurs se précipitèrent hors du salon, poussés par un noir présentiment.

De la cour de l'hacienda, où se groupaient déjà les gens de la maison, la vue arrivait sans obstacle au sommet des collines, et un douloureux spectacle frappa les yeux de tous.

A l'extrémité supérieure du sentier qui conduisait de l'hacienda de las Palmas à celle del Valle, un cheval et son cavalier, tous deux en apparence mortellement blessés, étaient étendus à côté l'un de l'autre, l'homme cherchant à se relever sans pouvoir y parvenir, le cheval dans l'immobilité la plus complète.

— Vite ! s'écria don Mariano, qu'on aille chercher ce malheureux dans une litière, pour l'amener ici.

— Je voudrais être dupe de mes yeux, dit l'officier, dont le visage pâle dénotait une profonde inquiétude, et ne pas croire que ce pauvre homme est le vieux Rodriguez, le plus ancien des serviteurs de mon père.

La tête du blessé était couverte, en effet, de cheveux gris.

— Ce nom d'Antonio Valdès ; continua don Rafael, me rappelle je ne sais quelle histoire, vieille déjà, d'une punition infligée à cet homme, et un affreux pressentiment naît pour moi de ce souvenir

confus. On se rappelle tant de choses en guerre civile ! Ah ! seigneur don Mariano, ajouta-t-il en lui tendant la main, faudrait-il que tant de bonheur.....

Rafael n'osa pas achever ; puis, dévoré par cette impatience qui fait toujours courir au-devant du malheur, l'officier, sans pouvoir se maîtriser, s'élança vers la poterne qui s'ouvrait sur le chemin des montagnes, et précéda sur le sentier les gens de l'hacienda, qui s'étaient mis en route avec une litière.

Depuis quelque instants déjà, don Rafael ne doutait plus que ce ne fût l'homme qu'il appelait Rodriguez, et, quand il arriva près du blessé, il en acquit la certitude : mais quoique son cœur bondit d'impatience il lui fallut bien réprimer un moment son ardente curiosité.

Épuisé par la perte de son sang et par les efforts qu'il avait faits pour se relever, le vieux Rodriguez venait de perdre momentanément connaissance.

— Attendez, dit l'officier aux hommes qui s'apprétaient à le placer dans la litière, ce pauvre diable ne pourrait supporter la fatigue de la route ; tout son sang s'écoule par cette blessure.

Couché sur le côté, l'homme laissait voir, dans la veste qui le couvrait, une déchirure souillée de sang, ouverte par une balle entre les deux épaules.

Don Rafael avait gagné ses deux éperons dans les guerres sanglantes avec les Indiens sauvages du nord et de l'ouest. Il avait vu la mort du soldat sous toutes ses faces et les blessures les plus hideuses. Son expérience le mit à même de prodiguer les premiers soins au moribond.

Il tamponna fortement, avec son mouchoir, l'orifice de la blessure, et le sang cessa de couler, quand elle fut bandée à l'aide de sa ceinture de crêpe de Chine ; mais il est presque évident que, malgré ses soins, si le blessé recouvrait un instant de connaissance, son sort n'en était pas moins fatalement décidé. C'est pourquoi avant de risquer le trajet jusqu'à l'hacienda pendant lequel le mourant pouvait expirer, don Rafael voulait essayer de le ranimer.

Cet homme portait un message sans doute, et, quelqu'il fût il était de la dernière importance que l'officier en eût connaissance.

Un assez long espace de temps s'écoula sans que le malheureux rouvrit les yeux. Enfin, un des gens de l'hacienda, qui se trouva muni d'une gourde remplie d'eau-de-vie de canne, lui en frotta légèrement les tempes et lui en introduisit quelques gouttes dans la bouche. Le mourant reprit alors connaissance pour quelques instants.

Rodriguez ouvrit les yeux, qu'il referma tout aussitôt, les ouvrit de nouveau, et son premier regard tomba sur son jeune maître.

—Rodriguez, dit l'officier à son oreille, parlez si vous en avez la force. Qu'y a-t-il.

—Béni soit Dieu qui vous envoie sur ma route ! répondit le blessé quand il fut bien sûr qu'il parlait au fils de don Luis Tres-Villas : l'hacienda del Valle....

—Elle est brûlée ?

Le blessé fit un signe négatif.

—Elle est assiégée ?

—Oui, dit Rodriguez.

—Et mon père ? demanda l'officier avec un affreux serrement de cœur.

—Il vit. C'est lui..... qui m'envoyait là..... chez don Mariano..... demander du secours..... quand, poursuivi moi-même par les..... insurgés..... une balle..... Courez..... s'il vous arrive un malheur..... c'est Antonio Valdès... Entendez-vous ? Antonio Valdès qui se venge !..... Adieu !..... vous demanderez des prières pour le pauvre vieux Rodriguez, qui vous a vu.... tout enfant.....

Le vieux messenger se tut et retomba évanoui pour ne plus reprendre connaissance. On ne retira de la litière, en arrivant à l'hacienda, qu'un cadavre déjà presque froid.

—Ah ! si Costal était là ! s'écria don Mariano, quand don Rafael, tout en donnant ordre qu'on sellât promptement son cheval, lui eut communiqué le triste message. Mais, ce matin, il est venu avec Clara, un nègre que je ne regrette guère, prendre congé de moi, en se démettant de ses fonctions de tigrero, et m'annoncer qu'ils partaient tout deux pour aller offrir leurs services à Hidalgo, comme batteurs d'estrade. Holà, continua l'hacendero, qu'on mande le *mayordomo*.

Le *mayordomo* arriva peu d'instants après.

On se tromperait étrangement en supposant à ce *mayordomo* une cravate blanche, une perruque poudrée et une baguette à la main. L'homme chargé de la surveillance générale d'une hacienda, qui quelquefois a autant d'étendue qu'un de nos départements, doit être un cavalier infatigable, toujours en selle ou prêt à y sauter.

Le *mayordomo* descendait de cheval à l'instant où don Mariano le fit mander. C'était un grand gaillard, à la figure bronzée, botté et éperonné, et forcé, par l'énorme largeur des molettes de ses éperons, de marcher sur l'extrême pointe du pied. Sa chevelure en désordre descendait en longues mèches noires sur son cou, pareille à la crinière des chevaux à moitié sauvages sur lesquels il montait tout le jour.

—Donnez l'ordre à deux de mes vaqueros, Bocardo et Arroyo, de seller tout de suite leurs chevaux pour accompagner le seigneur don Rafael.

—Il y a huit jours que je n'ai vu ni Arroyo ni Bocardo, reprit le majordome.

—Vous leur infligerez quatre heures de *cepo*¹ à chacun, à leur retour.

—Je doute qu'il reviennent, seigneur don Mariano.

—Ont-ils donc été joindre Valdès ?

—Je soupçonne, reprit le majordome, que ces deux garnements, que vous ne devez pas regretter, ont été faire pour leur compte la *guerilla*, ou plutôt la maraude, et qu'ils ne reviendront jamais. Quant à Sanchez, Votre Seigneurie sait qu'il est au lit, encore à moitié brisé par le poids du cheval sauvage qui s'est renversé sur lui, la première fois qu'il l'a monté.

—De façon, dit l'hacendero de mauvaise humeur, que, sur six serviteurs que j'avais hier, je ne puis mettre à votre disposition que le majordome ; car je ne parle pas de ces brutes de *peons* indiens.

—Qu'il reste, dit l'officier. Aussi bien, j'aime mieux mourir seul au secours de mon père. Il doit y avoir assez de combattants ; mais peut-être leur manque-t-il un chef.

Le majordome fut congédié sur cette réponse.

Pendant qu'on sellait en toute hâte le cheval bai-brun du capitaine des dragons de la reine, les deux sœurs, Gertrudis et Marianita, s'étaient retirées dans la chambre où nous les avons trouvées pour la première fois.

Frappée du rapport qu'elle crut apercevoir entre le malheur qu'on venait d'annoncer à don Raphael et la transaction de conscience qu'elle avait faite pour lui plaire en reculant le moment de livrer sa chevelure au tranchant du ciseau, la jeune créole venait d'accomplir elle-même ce pieux et douloureux sacrifice.

La jeune fille priait encore, lorsque, précédé de Marianita, don Rafael entra dans le sanctuaire des deux jeunes sœurs, où, à l'exception de leur père, aucun homme n'avait encore pénétré.

Un rapide coup d'œil indiqua à don Rafael que le douloureux sacrifice était accompli. Le dragon de la reine était si pâle, qu'il ne pouvait plus pâlir.

Gertrudis se releva, s'assit sur un des fauteuils ; Marianita prit place sur un autre dans un coin de la chambre ; don Rafael restait seul debout.

—Venez ici, près de moi, don Rafael, dit Gertrudis ; mettez-vous

1. Cep.

à genoux devant moi..... Non..... sur un seulOn ne se met à deux genoux que devant Dieu. Bien, ainsi.....vos mains dans mes mains.....vos yeux dans mes yeux !

Don Rafael obéissait passivement à ces douces injonctions.

—Vous rappelez-vous ce que vous me disiez tout à l'heure, Rafael ? Oh ! Gertrudis, il n'est pas d'amour qui payerait un tel sacrifice. Pensez-vous toujours..... ? Bien, dit-elle avec un adorable sourire et en mettant la main sur les lèvres de don Rafael. Chut ! laissez-moi continuer. Vos yeuxme disent assez que vous le pensez toujours, sans que votre bouche me l'affirme ?

Emportez une de ces tresses, que j'aurais eu tant de bonheur à parer pour vous ! elle vous rappellera..... quoiqu'il arrive..... que vous ne devez jamais cesser d'aimer une pauvre fille dont la tendresse n'a pu rien trouver de précieux à offrir à Dieu en échange de votre vie.....Je vous ai dit pourquoi je n'ai pas offert la mienne. Je garde l'autre tresse comme un talisman.....Oh ! c'est affreux ce que vais vous dire !... Si un jour vous cessiez de m'aimer.....si je le savais à n'en pas douter, jurez-moi sur votre honneur que, en quelque endroit que vous soyez, en quelque position que vous vous trouviez, si je voulais vous voir une fois encore, vous obéirez au message mystérieux que vous portera cette tresse, quand je vous la ferai parvenir. Cet message voudra dire : " La femme qui vous envoie ce gage n'ignore pas que vous ne partagez plus son amour ; mais elle n'a pu, malgré tous ses efforts, chasser le sien de son cœur, et elle désire vous voir encore une fois à ses genoux comme aujourd'hui."

—Je le jure s'écria don Rafael, et, dussè-je avoir le poignard levé sur mon plus mortel ennemi ma main restera suspendue sans frapper, pour suivre votre messager.

—Votre serment est enregistré dans le ciel ! s'écria Gertrudis. Maintenant, le temps presse. Emportez aussi cette *écharpe de soleil*, que j'ai brodée pour vous. Chaque brin de soie qui en compose la broderie vous en rappellera une pensée, une prière ou un soupir dont vous avez été l'objet. Adieu, Rafael ; partez, les heures de votre père sont peut-être comptées ! Qu'est-ce qu'une amante auprès de son père ?

—Oui, c'est vrai, je dois partir, répliqua l'officier.

Le dernier rayon du soleil dorait la cime des collines, lorsqu'il les franchit. Pour réparer le temps perdu, il poussa impétueusement son cheval, qui en descendit le versant opposé presque au galop, avec ce hennissement rauque devenu particulier chez lui depuis l'opération que le mulletier lui avait fait subir.

Arrivé au milieu de la plaine don Rafael prêta l'oreille. Il espé-

rait entendre les cris des combattants, le tumulte d'un siège ; mais le plus profond, le plus morne silence régnait dans la vallée.

Le front sombre et le cœur palpitant, l'officier continua sa course son mousqueton à la main. Toujours même silence : pas un cri dans la solitude, pas la lueur d'un fusil dans l'ombre crépusculaire.

Tout semblait dormir du sommeil de la mort.

Don Rafael n'était jamais venu au manoir paternel. Il espéra un instant s'être trompé de route, bien que l'aspect des lieux fut tel que l'on lui avait décrit : une allée bordée de frênes et de *sucillés*, puis l'hacienda del Valle à l'extrémité.

Son cheval franchit comme un trait toute la longueur de l'avenue.

Un vaste bâtiment s'élevait devant lui, désert et silencieux comme un tombeau ; la porte était moitié close.

Tout à coup le cheval fit un écart violent. Dans l'obscurité, ou plutôt dans le trouble de ses idées, don Rafael n'avait pas vu l'objet dont s'effrayait l'animal : c'était un cadavre.

La tête manquait à son corps inanimé.

A cet horrible spectacle, l'officier poussa un cri auquel l'écho seul répondit. Il arrivait trop tard, tout était consommé. La rage, le désespoir, toutes les passions furieuses qui déchirent le cœur de l'homme avaient passé dans ce cri terrible.

La tête du cadavre était suspendue par les cheveux à l'un des vantaux entr'ouverts de la porte, et ses traits n'étaient pas si défigurés que don Rafael ne pût reconnaître ceux de son père ; il força son cheval d'approcher malgré sa répugnance.

Les veines du front gonflées, les yeux ternes, il regarda de nouveau.

C'était bien l'affreuse vérité. L'Espagnol avait été victime des insurgés, qui n'avaient pas eu de respect pour son inoffensive vieillesse. Les auteurs mêmes du crime s'en vantaient. Au-dessous étaient écrits deux noms à la craie :

Arroyo, Antonio Valdès, lut l'officier d'une voix rauque.

Et sa tête tomba pensivement sur sa poitrine pendant un instant ; puis, en réponse à sa pensée secrète, il reprit tout haut d'une voix qu'étranglaient de poignantes émotions :

— Mais où les trouver, comment les avoir, ces deux têtes qu'il me faut clouer à la place de celle-ci ?

— En prenant fait et cause pour l'Espagne, répondit cette seconde voix intérieure que l'homme entend si souvent dialoguer avec la première.

— Vive donc l'Espagne ! s'écria le dragon d'une voix retentis-

sante. Un fils pourrait-il combattre sous la même bannière que les assassins de son père ?

Le Dragon descendit de cheval et s'agenouillant pieusement :

—Tête vénérable et chère, dit-il, je jure sur vos cheveux blancs, souillés de sang, de faire tous mes efforts pour étouffer au berceau, à l'aide du fer et de la flamme, cette *insurrection maudite*, dont un des premiers actes vous a coûté la vie. Dieu me soit en aide !

Que tous ceux qui lèveront le bras en faveur de l'Espagne soient notés de honte et d'infamie ; qu'ils ne trouvent ni un toit qui les accueille ni une femme qui leur sourie ! Que le mépris de celles qu'ils aiment soit le partage des traîtres à leur pays !

Un autre voix, celle du devoir, répondit :

—Fais ce que dois, advienne que pourra !

Près du cadavre mutilé de son père, le fils n'écouta que la dernière.....

La lune était levée depuis longtemps lorsque don Rafael acheva la pénible tâche de creuser une fosse. Il y étendit respectueusement le corps et la tête rapprochés l'un de l'autre.

Ensuite, tirant de son sein la longue tresse des cheveux de Gertrudis, et enlevant de ses épaules l'écharpe blanche brodée par ses mains, il déposa non moins pieusement ces deux gages d'amour à côté des restes vénérés de son père.

Alors, de ses mains convulsives, il rejeta sur la fosse la terre amoncelée autour de lui. Il venait d'ensevelir dans la même tombe ses plus chères espérances.

Ce ne fut pas sans peine qu'il s'arracha de ce lieu doublement consacré par la piété filiale et par l'amour. Enfin, se jetant brusquement en selle, le cœur brisé par la douleur, il s'élança au galop dans la direction d'Oajaca.

(FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.)

L. DE B.

(A continuer.)

I

LE GOUT.¹

THÉORIE.

MONSEIGNEUR, MESSIEURS, MESDAMES,

La matière que nous avons choisie pour notre entretien de ce soir est le goût, sujet fécond et magnifique ! C'est ce sentiment qui nous fait apprécier les chefs-d'œuvre de littérature, de poésie, d'arts et de sciences. Sans le goût tout ce monde surnaturel, toutes ces jouissances de l'esprit seraient nulles pour nous. C'est encore le goût qui dirige les rapports sociaux, qui préside à la tenue d'une maison et prépare les décorations féériques de nos grandes solennités.

Aussi, de tous les sens naturels, c'est celui qui est le plus envié.

¹ On a bien voulu nous laisser détacher des archives de l'Union Catholique de Montréal deux conférences littéraires faites par MM. Royal et C. C. de Lorimier dans la séance publique donnée par cette florissante et utile société le 26 décembre 1866, dans la salle académique du Collège des RR. PP. Jésuites.

La séance que nous rappelons ici était donnée sous le patronage de Sa Grandeur Mgr. de Montréal. Ce fut une belle fête au succès de laquelle concoururent et les artistes chargés de la partie musicale et les messieurs qui en faisaient les frais littéraires.

M. Royal, président de la société, ouvrit la séance par quelques paroles adressées à l'illustre prélat qui avait saisi avec empressement cette occasion de témoigner ses hautes et vives sympathies pour l'Union Catholique. Il remercia Sa Grandeur de son encouragement, proclama l'inviolable attachement des membres de l'Union à la doctrine catholique de l'autorité, rappela le but de leurs travaux et termina en exprimant aux RR. PP. la gratitude dont tous étaient pénétrés envers le collège dont la société était, sur un autre théâtre, la continuation et le prolongement.

Nous rappellerons que le sujet des conférences que l'on va lire avait été suggéré par le R. P. Bertrand alors chargé de la Direction de l'Union Catholique, et qui vient d'être rappelé en France pour occuper la chaire de la grande Cathédrale de Strasbourg. L'Union perd en lui un prêtre savant, la haute société de Montréal un homme qu'elle affectionnait et prisait singulièrement pour sa distinction, et le *Gesù* un des prédicateurs les plus éloquents qui aient passé à Montréal.—NOTE DE LA DIRECTION.

et après le titre d'homme vertueux je n'en connais pas de plus recherché que celui d'homme de goût.

* *

Qu'y a-t-il donc dans ce mot magique par lequel on juge d'une certaine qualité toute invisible et spirituelle d'une chose ? Ne semble-t-il pas que pour se prononcer ainsi il soit nécessaire d'une longue étude, et que la philosophie seule puisse en donner la connaissance ?

Non : de même que l'esprit juge spontanément et implicitement de la vérité et de la moralité d'une chose, il prononce de même de sa beauté sans réflexion ni étude préalables. C'est un sens intellectuel qui agit en l'homme à l'instar des sens physiques.

L'œil aperçoit un objet, l'oreille est frappée d'un son : de suite l'âme juge de la beauté de cet objet, de cette harmonie et se sent diversement émue suivant le degré de beauté qu'elle y trouve.

Cette opération de l'esprit ne dépend pas de l'homme ; personne n'est libre de s'y soustraire. Par cela seul que nous sommes doués de raison, nous sommes attirés vers le beau irrésistiblement, de même que la laideur nous repousse avec autant de force. Cette faculté est aussi naturelle à l'homme que la lumière l'est au soleil.

Gardons-nous cependant de conclure que cet acte sublime de la raison se produise avec autant d'éclat et de plénitude dans toutes les intelligences.

L'esprit est un instrument susceptible d'un développement merveilleux, et la sensation de la vérité et du beau n'existe toujours qu'en proportion de ce perfectionnement.

Plus l'âme possède de vérités premières, fondamentales, plus elle est en état de juger ; plus elle juge, plus elle jouit.

Si le beau, cette splendeur du vrai, ne produit pas la même sensation dans toutes les âmes, si le goût, sentiment du beau, est encore plus variable dans son action, il ne s'ensuit pas que tous les deux ne puissent être rapportés à des principes et à une définition certaine.

Prétendre le contraire, ce serait affirmer avec les pyrroniens que le beau et le goût étant relatifs, n'existent pas et que rien n'est absolument beau ni laid dans le monde.

Le goût est donc fondé sur des règles, tout le mal vient de ce que la plupart n'en tiennent pas assez compte.

Qu'est-ce donc que le goût ?

Notre langue française, si riche et si philosophique, renferme nombre d'expressions dans lesquelles ce mot comporte diverses significations ; ainsi on dira : *Avoir du goût*, au lieu de—sentir de

l'attrait pour une chose ; *gôûter quelque chose* pour—jouir de quelque chose ; *le goût*—pour qualité différentielle d'une chose. Voilà, n'est-il pas vrai, trois interprétations différentes ? Cependant, l'analyse de ces expressions démontre qu'elles reposent toutes sur l'idée de jouissance, de sensation, de satisfaction intellectuelle.

J'ai recherché, d'un autre côté, les définitions qu'ont données du goût les littérateurs, et j'avoue qu'aucune ne m'a complètement satisfait. Je ne citerai que les principales.

La Harpe a écrit que “le goût était le sentiment des convenances” : cette définition est laconique et beaucoup citée, mais on conviendra qu'elle manque de clarté.

Selon Blair, le goût est “la faculté de recevoir du plaisir des beautés de la nature et de l'art” : sans doute, mais alors, quelle est la faculté qui nous fait éprouver des sentiments tout opposés à la vue des défauts de la nature et de l'art ?

D'après Montesquieu, “le goût n'est autre chose que l'avantage de découvrir avec finesse et avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes.” Cette définition se rapproche assez de celle de J. J. Rousseau qui dit que “le goût n'est autre chose que la faculté de juger ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre.” L'auteur d'Emile définit ici le bon goût plutôt que le goût.

Écoutons maintenant un écrivain qui possédait cette faculté à un si haut degré quand la passion cessait de l'aveugler :

“Le goût, dit Voltaire, ce sens, ce don de discerner nos aliments a produit dans toutes les langues connues la métaphore exprimée par le mot goût—Le sentiment des beautés et des défauts dans les arts.” Cette définition, admirable dans la lucidité de son rapprochement, omet les productions de la nature sur lesquelles pourtant le goût se croit si souvent en droit de prononcer.

Enfin, un philosophe moderne a cherché la nature du goût intellectuel en le comparant au goût physique. Je m'empare à mon tour de cette idée qui me semble lumineuse, car elle nous fait procéder du monde visible au monde invisible, du connu à l'inconnu ou au moins connu.

GOUT PHYSIQUE.

Le goût physique, dit Brillat-Savarin, est celui de nos sens qui nous met en relation avec les corps sapides au moyen de la sensation qu'ils causent dans l'organe destiné à les apprécier.

L'anatomie nous apprend que toutes les langues ne sont pas munies de papilles qui sont le principal élément de la dégustation ; c'est que l'empire des saveurs a aussi ses aveugles et ses sourds.

GOUT INTELLECTUEL.

Si le goût physique est le sens chargé d'apprécier la saveur des aliments, le goût intellectuel est le sentiment appréciateur des productions de la nature et de l'art.

L'observation démontre que le goût intellectuel comme le goût physique, n'est pas également donné à tous les hommes ; c'est que l'empire du goût a aussi ses sourds-muets et ses aveugles.

Le bon est le plaisir des sens physiques ; le beau la jouissance de l'esprit : le premier est une qualité toute matérielle et tout-à-fait indépendante de la condition et de la symétrie de l'objet ; le second au contraire est ce voile charmant de la forme à travers lequel l'âme consent pour ainsi dire à envisager la matière qui se trouve comme spiritualisée et transfigurée.

La brute apprécie dans les aliments qu'on lui porte et dans les traitements qu'on lui fait subir le bon du mauvais : l'a-t-on jamais vue manifester son admiration pour une certaine disposition extérieure des choses plutôt que pour une autre ?

L'homme au contraire oublie, faim, soif, malaise, santé, richesse, tout devant un tableau, un concert, une page de littérature, un morceau d'architecture, en un mot devant une beauté idéale. Ses yeux voient : mais ce n'est pas là que réside la jouissance ; sa langue frémit comme une lyre sous la pression féérique d'une main inconnue, mais ce ne sont pas ses lèvres qui goûtent ; son oreille est émue, mais la satisfaction franchit encore ce seuil du monde invisible. Il y a en lui quelque chose, âme, esprit, rayon de lumière divine qui est délicieusement affecté et fait taire la nature physique.

Dans cette communion intime de l'intelligence avec le beau extérieur où elle retrouve une manifestation de son principe, elle s'aperçoit elle-même créant ou voyant toute chose à l'image de Celui qui l'a créée elle-même à son image. N'est ce pas là la plus vive, la plus sublime, la plus parfaite jouissance qu'il soit donné à l'âme d'éprouver ? C'est le propre du goût.

Si nous analysons le goût physique, nous verrons qu'il renferme trois opérations : la sensation *directe*, la sensation *complète* et la sensation *réfléchie*. Le goût intellectuel a de même le sentiment direct, qui saisit par une impression soudaine la beauté d'un tableau, d'une mélodie ou d'une belle page, le sentiment complet qui est composé de cette première impression et est corroboré par un sentiment attentif des détails de l'ensemble de l'œuvre ; enfin le sentiment réfléchi qui devient le jugement que porte l'âme, non sur ses impressions mais sur le mérite intrinsèque de l'œuvre.

Saisissons cette triple opération dans le goût physique. Vous mangez une pêche : son odeur vous frappe agréablement ; vous la portez à votre bouche où une sensation de fraîcheur et d'acidité vous engage à continuer. Mais ce n'est qu'au moment où vous avalez que le parfum vous est révélé et que la sensation est complète. Enfin, ce n'est qu'après avoir avalé le fruit, que jugeant et résumant tout ce que vous venez d'éprouver, vous vous écriez : Quel fruit délicieux !

De même, pendant la lecture des beaux vers d'Athalie, on est agréablement impressionné ; mais ce n'est qu'après s'être arrêté qu'on savoure, la douceur ou la délicatesse de la pensée, le parfum du style particulier au Virgile français ; puis, quelques secondes d'un moment délicieux s'écoulent. C'est admirable ! c'est divin ! s'écrie-t-on involontairement.

Le goût physique est un sens et le goût intellectuel un sentiment ; nous avons vu que ce mot exprime l'idée de jouissance complète, particulière : nous pouvons donc définir le goût, le sentiment appréciateur des beautés et des défauts de la nature et de l'art.

Avec cette notion du goût, il semblerait qu'il n'y a maintenant rien de plus facile que d'indiquer les principes qui dirigeront avec certitude notre esprit dans ses jugements. Prenons-y garde.—Un axiôme célèbre—*De gustibus non est &c.*, nous enseigne qu'il ne faut pas disputer des goûts. Comment établir, en effet, une doctrine aussi variable et qui échappe à toutes les appréciations ? Le goût ne change-t-il pas avec les époques ? Le goût est-il le même au siècle de Périclès, ou d'Auguste qu'au moyen-âge ? Le goût est-il le même chez tous les peuples ? Mais surtout quelle diversité dans le goût de chacun !

Autant de goûts que d'individus, autant de goûts que de nations, autant de goûts que d'âges du monde.

Vous avez du goût pour la carrière militaire, un autre a plus d'attrait pour les lettres ; la campagne vous ennuit, elle le charme ; la musique vous attriste, elle l'enlève ; la poésie a toutes vos préférences, il lui préfère les délices secrètes de la philosophie ;—les réunions sociales, les fêtes, les brillantes dissipation sont pour vous le bonheur, la jouissance suprême : cet autre leur préfère le silence, le calme, la paix de la vie de famille :—vous vous contentez des faciles et douces joies du foyer domestique ; elles ne lui suffisent point ; il aime à les goûter après s'être enivré des bruits discordants et des âpres triomphes du forum ; les beaux dévouements laissent froide votre âme sceptique et dégoûtée, ils l'enthousiasment toujours ; le crime n'a pas pour vous les mêmes remuements d'horreur qu'il a pour lui ; vous n'avez qu'un œil indifférent ou railleur pour le spectacle d'une nation juste et policée, respectant l'autorité, honorant le travail du laboureur et récompensant les belles vertus : Or, Messieurs, est-il un spectacle plus beau et plus magnifique !

..... Mais, je vous demande mille pardons, Mesdames, de ne pas commencer la nomenclature des goûts de chacun en parlant de la variété des vôtres. Où pourrais-je trouver cette diversité plus

complète que dans ces domaines charmants où vous réglez par les grâces et l'amabilité ?

La femme de goût ne se ressemble nulle part ; et cependant quel concert d'admiration sincère s'élève autour d'elle ! Chaque nation, chaque époque a les siens,—mais les beaux types seuls sont restés : Les petites maîtresses ne vivent que leur temps. C'est la femme de goût qui dut jadis inventer, dans son admirable simplicité, la chlamyde, le toge, la tunique, ces beaux vêtements longs dont les plis chastes et généreux drapaient si bien les prêtres et les héros. Qu'est-il arrivé ? L'art a consacré et immortalisé cette mode antique dans mille chefs-d'œuvre.

Je ne suis pas de ceux qui croient que ce siècle soit plus deshérité que ses devanciers ; et, certes, la femme de goût au dix-neuvième siècle ne le cède guère à ses ancêtres du dix-huitième : mais quel autre artiste que le photographe sera jamais assez osé pour léguer à leurs arrières-nièces et petites filles la crinoline, la toque et le chapeau de leurs grand'mères d'aujourd'hui ?

Mais, trêve de modes et de chiffons ; j'aime mieux admirer la femme de goût chez elle que la femme de goût dans la rue. Car c'est chez elle que la femme de goût s'affirme dans toute sa chaste et attrayante splendeur. Son ameublement en rapport avec sa fortune plait par cette science profonde du détail, par cette entente parfaite de l'harmonie des teintes et des demi-jours qui font de sa maison un modeste ou magnifique sanctuaire. Et puis, que signifierait après tout cet arrangement s'il n'était pas le reflet du cœur et de l'esprit de la femme de goût ? Admirez les grâces parfaites qu'elle répand sur son entourage par son entente innée du decorum, son inépuisable bienveillance et sa douce réserve. Elle est l'aurole de son foyer domestique dont elle comprend et ne méprise aucun des nombreux devoirs, et on la cite partout dans les cercles pour l'élevation de ses sentiments et les grâces sérieuses de son commerce. Moins la draperie du moment, c'est toujours la Noémi de la Bible, l'Andromaque de l'antiquité, la mère spartiate, la Matrone des temps romains. Capable de tous les traits d'héroïsme, son âme est pénétrée de foi religieuse, de sainte abnégation et de patriotisme.

Gardons-nous de croire cependant que le goût, ce précieux talent des âmes privilégiées, ne puisse s'acquérir jusqu'à un certain point. Montrez-moi l'homme qui en manque absolument, et ce sera un phénomène aussi rare que l'homme qui, ayant le goût naturel, n'aurait pu le perfectionner.

Suivez, si vous le voulez, cette incessante diversité du goût dans les âmes, dans l'individu, dans les monarchies et dans les républiques, dans les temps anciens et dans les temps modernes, chez

les français et les anglais, dans le citoyen des Etats-Unis et ses voisins, chez le sauvage et l'esquimeau, chez le hottentot et le nègre, partout et toujours vous verrez le sentiment du beau en raison directe de la somme de vérités dont se trouvent possesseur l'individu, le siècle et la nation à telle ou telle époque de son existence. Cela est si vrai que les époques de goût ont marqué dans l'histoire les âges les plus brillants de la littérature et des arts.

De même que le goût peut se perfectionner, de même il peut s'altérer et se corrompre. On voit, dans l'ordre physique, le malheureux adonné aux boissons fortes perdre toute la délicatesse de l'organe du palais : le même résultat se produit dans l'ordre moral. Rien n'altère, ne fausse, n'émousse le bon goût dans les arts que la lecture d'écrits prétentieux, grossiers, violents ou immoraux.

C'est là ce qui fait que les temps de bouleversement social sont d'ordinaire peu favorables à la formation du bon goût dans une génération ou dans une école d'écrivains. Mais lorsque les passions s'apaisent, lorsqu'un peuple se polit, le goût reprend le sceptre et son empire. Et alors on voit poindre des hommes comme Racine et Châteaubriand, des œuvres comme *Athalie* et le *Génie du christianisme*.

Dans chaque siècle, se produit tôt ou tard, un mouvement de rénovation. On ne veut pas se trainer sur les traces du siècle précédent ; on a besoin de nouveauté. Dans ces efforts, il y a toujours de l'exagération qui blesse le bon goût : mais, attendez un peu : voici que les exagérations disparaissent et le siècle se relève. Ainsi les premiers essais de Châteaubriand pouvaient avoir le défaut de ce besoin de renouvellement. L'école romantique ne fit qu'exagérer ces défauts, et en resta là. Victor Hugo, père de cette école, est celui qui a continué de tenter avec le plus de persévérance, de faire cette révolution dans les lettres et de créer une littérature démocrate, comme il y a une démocratie politique. Sans doute, cette tentative a quelque chose de légitime, car la littérature doit être l'expression de la société :—mais comme dans toute révolution il y a quelque chose de violent, d'outré jusqu'à l'absurde, jusqu'au ridicule, ces excès sont emportés. Il n'en reste que très-peu de chose, et il se forme de toutes ces forces, de tous ces courants une littérature honnête, qui est l'expression de la vraie société du dix-neuvième siècle.

Mais faudrait-il demander à la littérature d'un peuple ou d'une époque quelconque de l'histoire, la règle du beau, de l'idéal, du goût en un mot, règle que nous recherchons en vain dans la mobilité d'appréciations de l'individu ? Ici, encore, l'expérience nous indique la route à suivre, et nous pouvons nous convaincre que le

goût d'une nation est loin d'être celui d'une autre : il en est de même pour les époques. Où donc aller chercher la règle, le *criterium* du goût, c'est-à-dire du beau, du vrai et du bien ? Dans le sentiment universel ; c'est en effet le seul moyen de sortir du champ de l'arbitraire et de donner à la critique un fondement plus sûr que le goût d'un écrivain ou d'une nation. Nous ne devons donc jamais dire :—cela est bien parceque cela me plait : mais—cela est bien parceque cela plait à toutes les nations éclairées. Le goût en effet, de tous les pays et de tous les temps, voilà ce qui ne change pas.

“ Il y a, dit un écrivain ¹, dans toutes les âmes bien nées, des impressions que rien ne peut détruire et qu'on est toujours sûr de réveiller : ce sont, pour ainsi dire, des cordes toujours tendues, qui frémissent de siècle en siècle et de pays en pays ;—c'est elles qu'il faut toucher.”

Si donc nous ne voulons pas nous écarter de la route du beau et faire preuve de goût, veillons à ce que cette précieuse harmonie des cœurs et de l'esprit, du fond et de la forme, cette alliance du sentiment qui remue et de la raison qui persuade, soit sans cesse le but de nos efforts.

Quelles sont les œuvres de l'esprit humain qui ont échappé aux ravages du temps, qui n'épargne rien de ce qu'il peut détruire ? Étudions-les, et nous nous apercevrons qu'elles ont été la plupart dessinées par un esprit juste et animé par un sentiment vrai.

Cependant reproduire le beau, le bon et le vrai ne suffit pas : il faut encore que cette vérité, qui illumine notre âme, serve aux autres âmes, car à mérite égal, soyons assurés que les œuvres les plus utiles sont les plus impérissables.

Caractère de vérité, caractère d'utilité, caractère de variété et de grandeur, tel est donc l'apanage du beau idéal de ce monde ; c'est aussi la règle suprême du goût, ce sentiment appréciateur des beautés et des défauts de l'art et de la nature.

¹ Thomas.—*Essais sur les Eloges*.

II

LE GOUT.

APPLICATION.

L'exposé lucide que vient de vous présenter mon ami, M. Royal, me dispense d'une entrée en matière bien longue sur le sujet qui nous occupe. Il ne s'agit plus, Messieurs, que d'examiner sous quelques points de vue, les règles que nous devons suivre dans l'application que nous sommes appelés à faire de cette belle et noble faculté.

Je sens mieux que personne la difficulté de l'entreprise, je prévois, qu'en matière de bon goût je suis sur un terrain glissant où, un jugement hasardé de ma part pourrait m'attirer les reproches peut être les plus mérités. Présenter la voie que nous devons généralement suivre en matière de bon goût, rechercher le véritable flambeau qui doit éclairer nos pas dans ce sentier quelquefois obscur et difficile, être positif et juste, voilà donc la ligne qui m'est tracée d'avance et que j'essaierai de suivre si vous voulez bien m'accorder quelques instants votre bienveillance ordinaire.

Et d'abord, Mesdames, que la crainte de suivre dans tous ses détails les fils d'une longue dissertation philosophique ne vous effraie point : rassurez-vous ; au supplice d'entendre un mauvais orateur je n'ajouterai pas celui d'une interminable oraison. D'ailleurs, si le sujet que nous avons choisi pour matière d'entretien offre bien son côté sérieux et ses hautes données philosophiques et spéculatives, il a aussi l'avantage de pouvoir joindre l'utile à l'agréable. En effet, Mesdames, nous permettre de vous parler du bon goût, c'est nous autoriser à faire le juste éloge de cette faculté exquise que vous possédez si particulièrement, c'est nous permettre de vous présenter un tableau charmant, dont chaque trait, chaque nuance devra être un reflet des grâces qui vous distinguent ; ou du moins s'il n'en est pas ainsi, la faute n'en devra retomber que sur le pinceau d'un artiste aussi inhabile.

Ceci posé, nous nous demandons, — qu'entend-t-on généralement par bon goût ? Quelles règles faut-il suivre, pour bien juger du bon goût ? Qu'est-ce que le bon goût en fait de littérature, de musique, de peinture et de modes ?

Le bon goût, répondons-nous, c'est quand à son objet, ce qui satisfait l'esprit ou l'intelligence, le cœur et la raison, c'est ce qui est beau, ce qui est bon et ce qui est vrai, et quant à son sujet, c'est la faculté que nous possédons d'apprécier justement les objets qui possèdent ces triples qualités. Il y a aussi le bon goût au point de vue physique et qui tend à satisfaire nos appétits matériels, mais dont il n'est pas ici question.

La vue du beau satisfait l'esprit, parce qu'il y a dans le beau, le cachet de l'unité, et de l'ordre, parceque c'est quant au beau physique ou la belle nature ou sa fidèle reproduction, et quant au beau moral, sa parfaite conformité avec les aspirations du cœur et de l'intelligence. Il y a dans tous les esprits une idée du beau, dit le Père André (*Du Beau*, p. 3. Edition 1864.)

Le bon contente le cœur, par ce que le cœur est le siège des affections et que notre âme étant un rayon d'amour émané de l'amour divin, tend sans cesse à converger vers son centre sublime et cherche naturellement dans tous les objets qui la frappent l'idéal qu'elle désire. Le cœur est naturellement aimant, il cherche et désire ce qui est moral. L'imagination, ce prisme trompeur, qui, à son gré, rend quelquefois les hommes heureux ou malheureux, doit ici céder le pas à la raison et à la vérité. C'est que la vérité est à la fois la vie et la nourriture de l'âme elle est son véritable flambeau et le guide le plus fidèle de nos vacillantes fantaisies. La raison, en juge sévère et impartial, prononce donc en dernier lieu, sur l'utilité de l'objet, sa raison d'être, et décide par le raisonnement que l'objet considéré étant beau, bon et utile est nécessairement doué de bon goût.

Or, c'est ce jugement universel et invariable, porté par tous les peuples sur un même objet, qui est la seule règle, le seul *criterium* par lequel nous puissions décider avec justesse que cet objet est doué de bon goût en autant qu'il plaît universellement et qu'il est partout jugé beau, bon et vrai. Que l'on considère un instant, les objets sur lesquels nous sommes appelés à rendre un jugement, et à décider s'ils sont de bon goût, et l'on remarquera toujours que là où l'âme dans son triple désir du beau, du bon et du vrai n'est pas satisfaite, là aussi l'on ne saurait dire que cet objet est de bon goût. En effet, cet objet manque de goût, est-il dit, soit parce qu'il y manque de l'ordre ou de l'unité, c'est-à-dire qu'il est contraire à la beauté, soit parce qu'il est méchant ou immoral c'est-à-dire contraire à la bonté, soit enfin parce qu'il est le fruit d'une fausse imagination c'est-à-dire contraire à la saine raison ou à la

vérité, et toujours, par le seul fait que l'un de ces attributs essentiels au goût, ne se rencontre pas dans l'objet considéré, nous en concluons que cet objet manque de bon goût. Voulons-nous parvenir sûrement à la connaissance des objets doués de bon goût, examinons donc soigneusement si ce qui nous frappe répond bien à toutes les exigences morales de notre être, et avant de prononcer voyons toujours d'avance que l'esprit, le cœur et la raison soient satisfaits.

*
*
*

DU BON GOUT DANS LA LITTÉRATURE.

Pourquoi le goût se montrerait-il moins sévère, moins judicieux dans le choix des productions littéraires que dans celui des aliments? Je le demande, à tout homme de bon sens, dit M. Descurets, est-ce que la vie de l'intelligence n'est pas aussi précieuse que celle des organes? Il faut convenir, Messieurs, que c'est en effet dans la belle et saine littérature que nous rencontrons les aliments les plus propres à cultiver, à ennoblir le sentiment du bon goût. C'est donc surtout en étudiant les travaux modèles de ces écrivains et orateurs célèbres qui ont été universellement loués et approuvés que l'on peut recueillir les meilleures productions en fait de bon goût. Tout y est marqué au cachet de l'unité, de la moralité et de la raison. " Pour qu'un ouvrage d'éloquence ou de poésie soit vraiment beau, il ne suffit pas, dit le P. André, qu'il ait de beaux traits; il faut qu'on y découvre une espèce d'unité qui en fasse un tout bien assorti..... En lisant un ouvrage on lit aussi l'auteur...on veut trouver un tableau dont la perspective soit un honnête homme."

Que l'on considère, un instant, cette foule de productions littéraires que nous offre l'esprit créateur de notre siècle. Il y en a de tous les genres et malheureusement pour tous les prix. Combien peu parmi ces œuvres diverses répondent de manière à satisfaire l'esprit, le cœur, et la raison! Sous le prétexte spécieux de peindre avec fidélité les beautés de la nature ou les caractères de la société, tels écrivains ne craignent point de salir leurs plus belles pages de la boue infecte des rues. Ils font disparaître les quelques beautés que renferment leurs ouvrages sous des amas de descriptions ridicules et de hors d'œuvres qui choquent le bon goût. Ce sont des mines profondes, où gisent peut-être quelques fragments d'un précieux métal, mais dont l'exploitation coûte trop cher. La liberté de la raison dégénère pour eux en licence, le cœur manque de bonté pour les héros de leurs romans, et l'esprit chercherait en

vain dans leurs tableaux cet idéal d'unité et d'harmonie qui caractérise partout les productions de la belle littérature.

Avouons ici, cependant, bien que nous ne prétendions aucunement excuser les abus, que beaucoup de productions littéraires ne nous révoltent que précisément parce que les auteurs ont été trop fidèles dans la description des fautes et des travers du siècle. L'école réaliste a bien ses défauts, mais elle a aussi des productions vraies et fidèles, et il serait injuste de condamner toute la classe romantique pour la faute de quelques disciples égarés : " C'est bien, à ces corrupteurs de l'art, dit M. Descurets, que s'adressait Andrieux, quand il disait, avec sa malicieuse bonhomie : Sans doute rien n'est beau que le vrai, mais Boileau ne prétend pas que tout ce qui est vrai soit beau." Non, certes, tout ce qui est vrai n'est pas beau à voir ni bon à entendre ; il y a donc les limites du bon goût que le réalisme ne saurait outrepasser, et aussi quand l'art descend jusqu'à la reproduction des scènes les plus infimes de la vie, il doit toujours s'arrêter là où des peintures trop fidèles ne saurait que blesser ce sentiment.

Est-il besoin, ici, de présenter, par contraste, à ces écrivains par trop libres ces pages admirables que le génie et le bon goût de notre siècle légueront, comme monuments, à la postérité ? Ce qui distingue nos écrivains modernes est le but noble et élevé qu'ils se proposent dans leurs travaux. Ils dédaignent en général, ces ouvrages futiles, qui énervent les âmes et portent la corruption dans les mœurs des populations. L'expérience démontre, en effet, que les fades compositions, les romans à sensation n'ont pas un éclat bien durable ; ils disparaissent bientôt semblables à ces météores qui brillent pendant quelques instants à l'horizon pour rentrer ensuite dans une plus complète obscurité. Si l'on cherche à saisir et à développer les causes de ce fait, il est évident qu'il résulte de ce que la masse des populations dédaigne ces sortes de productions littéraires et qu'elle s'attache en général d'avantage aux œuvres essentiellement douées de bon goût. La cause en est peut-être aussi parce que la plupart de ces romans sont anti-religieux ; or, un ouvrage dont les principes sont contre la morale est un travail qui porte en soi les germes de sa destruction, c'est un ennemi commun. La religion, est en effet le grand pivot sur lequel roule toutes les choses humaines ; dès lors qu'elle est attaquée, le bien être de chaque individu mis en danger exige aussitôt la suppression de l'agresseur.

Les œuvres qui resteront, celles que la postérité recueillera avec soin sont donc les œuvres utiles en tous genres qui auront su agrandir le domaine de l'intelligence, régler l'influence des passions en les faisant servir au bien-être de chaque individu, et per-

fectionner la raison en lui faisant connaître et aimer cette vérité suprême sans laquelle notre être tout entier s'étiole et languit. En d'autres termes, les œuvres littéraires, destinées à passer à la postérité sont celles marquées au coin du bon goût, celles qui sont belles, bonnes et vraies ou utiles.

*
*
*

DU BON GOUT DANS LA MUSIQUE.

Si la nature m'eût donné du talent inappréciable, et que possède à un si haut degré la plus belle moitié de mon auditoire, d'être un bon musicien, il me serait ici facile de vous présenter cette partie de mon sujet sous ses traits et ses couleurs les plus saisissants.

Si le goût de l'art musical est chose assez commune, la vraie perfection artistique est rare. On se contente, d'ordinaire, de ce qui flatte l'oreille sans examiner les sources d'où provient le bon goût, l'exquise délicatesse de cet art divin. "Un ancien auteur de musique, dit le Père André, dont nous avons le traité dans la collection des musiciens grecs, entre dans son sujet par un enthousiasme digne de sa matière :

Profanes, fuyez de ces lieux,
Accourez, amateurs des beautés éthérées,
Ce n'est qu'aux âmes épurées
Que se doit adresser le langage des dieux."

Sans porter notre enthousiasme musical et lyrique aussi loin, qu'il suffise pour nous de constater qu'en fait de productions musicales comme en fait de productions littéraires, ce sont celles qui portent l'empreinte du bon goût, celles qui sont belles, bonnes et utiles, qui remportent les plus beaux succès.

Ce qui fait la beauté de la musique c'est son harmonie ; ce qui fait sa bonté, c'est, qu'à son gré, elle soulève ou apaise les passions, fait sourire ou pleurer, convertit un furieux en un homme doux et paisible ; ce qui fait son utilité, c'est qu'elle s'adapte à toutes les péripéties de la vie : elle traverse les airs au-dessus des fumées de la bataille, elle soupire comme la prière sous les voûtes du temple ; elle est joyeuse au milieu des fêtes et des plaisirs, elle est triste et sombre lorsqu'elle gémit sur les tombes qui se referment pour toujours. Nous rencontrons le musicien partout, et nous en avons sans cesse besoin. Ce qui fait le degré de bon goût d'une pièce de musique est donc le rapport, plus ou moins fidèle, qui existe entre

cette composition et le sujet auquel elle se rattache, c'est la beauté, la moralité et l'utilité de son objet particulier. A l'idée de beauté se lient celles d'ordre, d'ordonnance du dessein général de la pièce; à l'idée de moralité et d'utilité celle d'éviter les contrastes ridicules, de porter, par exemple, à l'église, le ton des musiques d'opéra, ou de faire d'une marche funèbre une composition de théâtre. Un musicien qui chercherait trop à contenter l'oreille par des nombres sonores et des progressions harmoniques, sans être sûr de l'empire qu'il veut et qu'il doit exercer sur l'âme dans les circonstances particulières où se trouvent ses auditeurs, risquerait donc fort de voir assimiler au burlesque ses plus belles inspirations.

Or, comment ne pas voir que de ces quelques notions découle, pour le véritable musicien, la nécessité d'une étude sérieuse et approfondie de son art? Qui ne comprend que la raison, en nous montrant l'influence qu'exerce la musique aux diverses phases de la vie, nous montre par là-même l'obligation pour le musicien de se rendre capable et digne d'exercer cette influence? Or, ce n'est que par l'étude des meilleures productions et en s'appliquant, de bonne heure, à bien discerner les œuvres de bon goût, qu'il est donné d'atteindre ce résultat. Il ne faut pas croire que le caractère inventif du génie musical, plus que celui de la littérature, excluent l'imitation: "Je ne connais point de grands hommes qui n'aient adopté des modèles," dit Vauvenargues.¹ Imiter, d'ailleurs, n'est pas copier servilement, c'est se pénétrer d'une pensée et la rendre librement; c'est étudier, se former, polir son esprit, assimiler ses inspirations et régler ses compositions sur un modèle pour lequel on sent quelque prédilection. C'est de là que naissent les écoles, et nous savons que chaque école est fière de ses célébrités, qui, tout en imitant leur maître, ont su conserver leur caractère propre, leur originalité naturelle.

Qu'il nous suffise donc, ici, d'avoir indiqué brièvement ou résidé le bon goût en matière musicale et les précautions que doit nécessairement prendre celui qui veut être appelé à exercer un jour l'influence salutaire de cet art sublime et divin.

*
* *

DU BON GOUT DANS LA PEINTURE.

Ce que nous venons de remarquer au sujet de la musique peut ici, s'appliquer aussi pour ce qui a rapport à la peinture.

Tous les jours il n'y a personne d'entre nous qui n'ait à contem-

¹ Introd. à la Connaissance de l'Esprit Humain. (1746).

pler et à juger quelque tableau. Or, le mode d'appréciation que nous suivons pour arriver à une conclusion certaine sur le mérite et le bon goût d'un ouvrage de ce genre est de nous demander intérieurement ce tableau, est il beau, bon et vrai? Nous nous plaçons d'abord au seul point indivisible qui soit le véritable endroit pour pouvoir bien juger de l'effet général du tableau, la perspective est notre guide et nous lui obéissons. Nous admirons alors avec quelle adresse l'artiste a su concentrer, en si peu d'espace, les couleurs les plus diverses en sorte que les teintes amies semblent se rechercher et s'embellir mutuellement et les couleurs ennemies, divisées par des ombres bien menagées, s'allier cependant les unes aux autres pour former un tout agréable et beau. L'ordonnance et la distribution des parties, la justesse des attitudes, la perspective des personnages, la gradation des nuances tout nous charme et nous l'exprimons en disant—ce tableau est beau. Satisfaits de la beauté du travail nous remarquons avec quel soin le génie de l'artiste a su trouver les vraies teintes du naturel, placer ici la riante gaieté de la verdure, là le bleu limpide du ciel, donner à ses personnages, à ses draperies les teintes et les nuances appropriées aux temps et aux lieux choisis, en sorte que tout y est si fidèle, si animé, que notre raison décide de plus que ce tableau est vrai et naturel. Mais si cette peinture n'était que belle et fidèle nous ne serions point encore tout-à-fait satisfaits, car nous savons qu'un tableau peut être beau, dans le fini du travail, vrai et fidèle dans sa reproduction et cependant n'être point bon ou moral dans son objet. Mais si, continuant notre appréciation, nous découvrons que ce tableau satisfait de plus les aspirations du cœur, en nous offrant un exemple de bonté et de moralité, alors nous décidons et tout le monde décide que cette peinture étant belle, bonne et vraie est aussi marquée au cachet du bon goût. Il y a de l'unité dans son ensemble, la colorisation est parfaite, l'objet fidèle et instructif, nous ne saurions lui refuser, ce qui la distingue, un caractère de bon goût indépendant de nos goûts passagers et de nos opinions individuelles.

*
*
*

DU BON GOUT DANS LES MODES.

Il faut convenir que nous touchons ici au point le plus controversé de notre thèse. Et d'abord, qu'il nous soit permis, afin de mettre des bornes à un sujet qui n'en a pas, de restreindre ici le mot *mod* à la convenance universellement reconnue dans les vêtements et dans les parures adaptée aux temps, aux lieux et à toutes

les circonstances qui l'accompagnent. Le bon goût en fait de modes consiste donc, à notre point de vue, à bien juger de cette convenance telle que reconnue relativement à sa beauté, sa moralité et son utilité.

Il est juste d'abord, de constater ici, que le luxe et le faux étalage tirent leurs forces premières de la variété infinie des modes et de leurs ridicules caprices. L'on a beaucoup écrit contre le luxe, et c'est avec raison que l'on a dit qu'il fallait, pour le combattre, s'attacher surtout à diminuer les exigences des modes. Mais c'est là un moyen difficile à mettre en pratique et nous craignons fort que les modes, même les plus dispendieuses, n'en subsistent pas moins, nonobstant le luxe qu'elles engendrent, et les belles théories que l'on débite contre elles. Il faudrait réformer le genre de vie et des habitudes prises et arrêter tout un torrent d'idées nouvelles.

Nous disions, il y a une certaine convenance en fait de modes, cette convenance peut être belle, bonne et utile, c'est-à-dire être de bon goût. Nous n'entreprendrons pas, Mesdames, de résoudre, ici, par des applications particulières, cette proposition délicate et difficile; car outre que notre goût individuel n'est pas, sur un sujet aussi mobile, un juge irrécusable, nous craindrions fort de nous aliéner aussi les sentiments contraires, nombreux et respectables.

Un exemple : voudrions-nous, par hasard, discuter ici un moment et décider sur la beauté, la bonté et l'utilité de ce tout simple petit objet qui pour nous autres hommes, nous protègent la tête en été des rayons du soleil, en hiver des assauts de la neige et du froid—oui des chapeaux à la mode—un chapeau ! nous entendons déjà dire : le problème est facile—Pour nous, cependant, qui connaissons la force de l'esprit de parti, ou si on l'aime mieux la fermeté des convictions, nous n'entreprendrons pas de le discuter et de le résoudre. Qui pourrait en effet, sans trembler, condamner la forme ou la tournure de ces élégantes ailes de rubans et de velours qui, avec leurs plumages variés planent aujourd'hui, grâce aux faveurs de la mode, sur la tête de nos jeunes dames canadiennes. Les chapeaux avec rubans ou velours, guirlandes ou fourrures ont chacun leurs ventes alliées et admiratrices, et malheur à qui prétendrait que le premier trop léger pour notre climat pourra occasionner des rhumes et des maux de têtes sérieux. La réponse serait déjà prête que, celui que l'on défend n'est plus *au goût* ni à la mode et que le velours ou une élégante fourrure avec les cheveux bien fixés sur une roue, à style tout-à-fait nouveau, décident sans appel que toutes les lois de l'hygiène sont en faveur du chapeau privilégié. Ainsi, Mesdames, de crainte de ne pouvoir décider une aussi importante question, nous la laissons, pour notre part, irrésolue, laissant

les frais de la contestation à payer à celui des deux chapeaux qui coûte le plus cher... Il en est de même, Mesdames, de cette infinité d'autres petits détails à la mode qui, en même temps qu'ils constituent un ornement indispensable aux élégantes toilettes de nos jours, portent aussi quelquefois malheureusement de rudes assauts aux bourses des généreux papas.

La mode a aussi exigé que chaque classe eût, pour ainsi dire, son costume particulier ; l'habit est souvent l'indice de la profession. Mais, laissons-là ces détails particuliers et disons que pour bien juger du bon goût d'une mode il suffit d'examiner si elle a les qualités requises si elle est belle, bonne et utile.

La beauté d'une mode est facilement remarquée par l'empressement que le public met à s'en saisir, elle résulte du bon effet que produit l'ensemble et qui fait que l'œil aussi bien que l'esprit sont satisfaits. Le luxe et le faux étalage éblouissent plutôt qu'ils ne plaisent, c'est une étincelle qui jaillit, mais qui disparaît bientôt. La simplicité du costume est le signe d'un esprit sage et modéré ; le premier dénote l'orgueil, le second la prudence.

La bonté d'une mode se juge par sa moralité. C'est par la bienséance dans les costumes que l'on sauvegarde la morale publique, c'est à la fois la marque d'un bon esprit et d'une bonne éducation.

Enfin, tout le monde convient que l'utilité d'une mode est ce qui devrait être d'abord et en premier lieu considéré, cependant très-souvent il n'en est pas ainsi et nous voyons que la plupart du temps l'utilité est sacrifiée aux caprices de la fantaisie. C'est ce qui explique le nombre infini des modes qui, chaque jour, vont, se renouvelant sans cesse, au gré et caprices des populations toujours avides de luxe et de nouveautés, nouveautés, avouons-le, quelquefois bien excentriques et ridicules.

Oui ! messieurs, les modes suivent l'impulsion que leur donne le souffle brûlant des multitudes, et semblables aux feuilles desséchées que le vent d'automne enlève et fait disparaître, elles ont-elles aussi leurs parures et leurs beautés qui passent et se fanent bien vite. Nous en parlons quelquefois avec regret tout comme à l'approche des frimas nous parlons avec regret des belles journées de l'été, mais il ne devrait pas en être ainsi car de nouvelles modes viendront qui enlèveront encore nos suffrages comme de douces températures reviendront bientôt nous faire oublier les ennuis de l'hiver. La mode est la reine du jour, elle sera l'exilée, la proscrire du lendemain et de gentilles petites mains signeront, sans trembler son arrêt de mort. Elle est le mobile emblème de la volonté turbulente des peuples, car comme l'a dit un grand homme, il faut tou-

jours quelque chose de nouveau pour satisfaire l'anxiété des populations.

*
*

Nous venons, Messieurs, de jeter un rapide coup-d'œil sur diverses phases d'une matière qui, certainement mériterait d'être plus approfondie ; mais, comme le voyageur qui doit arriver à heure fixe, au terme de son voyage, nous n'avons pu, comme lui, que nous arrêter, un instant, aux différents points que nous avons rencontrés sur notre route, et nous nous hâtons de terminer ici ces quelques considérations de peur d'outrepasser les précieux instants que l'on a bien voulu nous accorder. En définitive, nous disons donc que si nous jetons un regard sur tout ce qui nous environne, sur ce brillant panorama de la société qui se déroule sans cesse devant nous, nous voyons que le sentiment du bon goût est constamment appelé à juger de tous les objets qui nous frappent. C'est une sentinelle placée par la main de Dieu, qui veille à la porte de notre cœur et en défend l'entrée à tout ce qui pourrait lui nuire et lui déplaire. Si nous voulons suivre, avec avantage les prudents avertissements que nous donne cet ami vigilant, rappelons-nous donc sans cesse que la règle la plus sûre, pour nous guider dans nos appréciations, est de consulter d'avance les exigences de l'esprit, du cœur et de la raison, en d'autres termes, voyons toujours que l'objet soit beau, bon et utile. De cette manière la morale et le bon sens seront toujours sauvegardés.

CHS. DE LORIMIER.

HISTOIRE DU CANADA.

OU EST MORT MONTCALM ?

Nous exprimions naguère, dans le *Journal de Québec*, le désir de voir certains points de notre histoire scrutés avec la rigoureuse précision que Nieghbur apportait dans ses investigations, et, au moment même où nous invitions nos archéologues et nos littérateurs à faire luire sur ces questions le flambeau de la critique, une importante découverte dévoilait au grand jour un mystère que deux siècles de méditations, en Europe et en Amérique, n'avaient pu éclaircir : *la tombe de Champlain*, le fondateur et le *premier gouverneur de Québec*. Osons donc croire que l'on ne s'arrêtera pas en si beau chemin, que de nouvelles tentatives, en pareille matière, préluderont à de nouveaux succès.

Les lettres canadiennes, il faut l'avouer, depuis quelques années, ont été douloureusement éprouvées. Que de brillants météores sont disparus de leur horizon ! Illustre phalange ayant nom, Holmes, Viger, Garneau, Ferland, Faribault, seriez-vous descendue tout entière dans la tombe, sans postérité, sans successeur ? nous ne le saurions croire, tant s'en faut. Chaque jour voit éclore des écrits accusant des plumes exercées, habiles, — laborieuses. Plusieurs réclament, plusieurs ont déjà obtenu le droit de cité dans la république des lettres. A ceux d'entre eux qui sont engagés dans des

travaux historiques, et pour les distraire un moment de leurs utiles travaux, nous nous permettrons de poser la question suivante :

“ Où est mort Montcalm ? ”

En 1863, un de ces nombreux “ jeune Napoléon ” que la grande armée du Potomac a successivement comptés dans ses rangs, — le général McLellan, se trouvant, par hasard, sur les rives du lac George, pas bien loin de ce Carillon que le sang de nos victorieuses milices a consacré en 1758, jugea expédient, afin de distraire l'attention des désastres que lui avaient infligés les petites armées du Sud, de noircir gratuitement la mémoire d'un absent — un noble frère d'armes — le héros de Carillon, Louis Gozon de Montcalm. Le valeureux champion de la démocratie prit pour texte, la prise du Fort George par les troupes françaises et les milices canadiennes, commandées par Montcalm, en 1758.

Il est superflu maintenant de raconter les détails de cette regrettable affaire : les trente-six tribus d'indiens, alliés des Français, ayant, pendant la nuit, obtenu accès aux boissons fortes du camp anglais, sous l'effet de ce poison commirent, après la capitulation, d'horribles excès, sans égard aux ordres, aux prières même de Montcalm et de ses officiers : scalpant sans merci hommes, femmes et enfants. Il était facile, il était opportun de pulvériser les arguments du chevaleresque yankee ; c'était, de plus, une tâche douce à un canadien que de réunir en un seul dossier les pièces justificatives de ce procès jugé il y a plus de cent ans. Afin de placer sous son vrai jour ce lamentable drame, nous publiâmes “ *Le Massacre du Fort George, ou Mémoire de Montcalm vengée,* ” en français d'abord, puis en langue anglaise dans la seconde série des *Maple Leaves*. Le même sentiment qui nous faisait prendre la plume alors pour venger une mémoire si chère à tout Canadien-Français, nous pousse à nous enquérir du lieu où le héros rendit le dernier soupir : ce point, nonobstant l'aplomb de plusieurs historiens, nous paraît rien moins qu'éclairci.

Ouvrons nos annales.

Une des relations les plus complètes, les plus circonstanciées des incidents avant, pendant et après le siège de 1759, c'est le journal tenu par le Capitaine John Knox, officier servant sous Wolfe. Cette relation seule fournit les matériaux de deux *in-quartos* de près de 500 pages chaque. Knox est un témoin qui a vu, qui a entendu. Voyons l'entrée du 14 septembre 1759, 2^e vol., p. 76 : “ Hier soir, ” y est-il dit, “ le Brigadier-Général Townshend alla avec un détachement de deux cents hommes, à l'Hôpital-Général des Français, situé sur la rivière St. Charles, près d'un mille de la cité : c'est un couvent de religieuses de l'ordre de St. Augustin, les-

quelles, par esprit de charité et de piété, prennent soin des blessés et des infirmes, officiers et soldats. Cette maison se soutient par le revenu de certaines terres; en outre, le Roi de France lui accorde une subvention annuelle et y maintient, à ses frais, une table pour les officiers convalescents, directeurs, chirurgiens, apothicaires, etc. Le Brigadier (Townshend) y trouva un piquet commandé par un officier, mais il prit possession du couvent immédiatement, en y plaçant un capitaine et sa garde; l'infortuné marquis de Montcalm y était alors, blessé à mort, et auprès de lui, pour lui prêter secours, l'évêque et ses chapelains." Voilà un contemporain, un acteur de cette scène, comme l'on voit, très-positif, très-circonscié dans ses détails, et selon toute apparence nullement intéressé à travestir cet incident. D'après Knox, Montcalm, le 13 septembre 1759 au soir, gisait mourant à l'Hôpital-Général, quartier-général des blessés. L'extrait mortuaire du marquis corrobore quelques unes des particularités mentionnées par Knox; on y lit: "Muni des sacrements qu'il (Montcalm) a reçus avec beaucoup de piété et de religion."¹

Il est aussi allégué dans la *Relation d'une Religieuse de l'Hôpital Général*, témoins oculaire, que l'Evêque de Québec se retira, pendant le siège, à Charlesbourg: s'il s'y trouvait encore, comme il est plus que probable, le 13 septembre, rien de plus facile pour lui que de se rendre, en traversant le pont de bateaux, de Charlesbourg à l'Hôpital-Général pour y administrer le général à son heure suprême, comme le dit Knox.

Il est de plus constaté que la presque totalité de l'armée française en fuite se dirigea des Buttes-à-Neveu sur le St. Charles et se retira, au moyen du pont de bateaux, dans ses retranchements à Beauport. Peu se hasardèrent à entrer en la ville de Québec, position presque intenable pendant le siège, puisque la cathédrale, l'évêché et près d'un tiers des résidences n'étaient plus que des décombres; position doublement exposée, avec une flotte ennemie

¹ Extrait du Régistre des mariages, baptêmes et sépultures de la Cathédrale de Québec pour 1759.

L'an mil sept cent cinquante-neuf, le quatorzième du mois de septembre, a été inhumé dans l'église des Religieuses Ursulines de Québec, haut et puissant seigneur Louis-Joseph Marquis de Montcalm, Lieutenant Général des armées du Roy, Commandeur de l'ordre Royal et militaire de St Louis, Commandant en chef des troupes de terre en l'Amérique septentrionale, décédé le même jour de ses blessures du combat de la veille, muni des sacrements qu'il a reçus avec beaucoup de piété et de religion. Etoient présents à son inhumation, MM. Resche, Cugnet et Collet, Chanoines de la Cathédrale, M. de Ramezay, Commandant de la place, et tout le corps des officiers.

(Signé)

RESCHE, P^{re} Chan.,
COLLET, Chan.

devant la ville et une armée victorieuse campée à quelques mètres des murs. Pourquoi alors aurait-on transporté le pauvre général, blessé à mort, dans la ville ?

Ouvrons la relation d'un autre témoin oculaire, le journal du chevalier Johnstone, l'aide-de-camp du général Lévi, présent à la bataille des Plaines d'Abraham. Traduisons :

“ Le Marquis de Montcalm, s'efforçant de rallier les troupes dans leur fuite sans ordre, reçut une blessure dans le bas-ventre.¹ On le transporta de suite à Québec et on le déposa dans la maison de M. Arnoux, chirurgien du Roi, lequel se trouvait absent, ayant accompagné M. de Bourlamarque. Le frère cadet d'Arnoux ayant examiné la blessure, la déclara mortelle. Cet homme vraiment grand et estimable entendit Arnoux prononcer son arrêt de mort avec une âme pleine de fermeté ; son esprit était calme et serein ; sa figure douce et conciliante ; avec une indifférence parfaite s'il mourrait ou s'il en reviendrait. Il pria Arnoux de lui dire combien d'heures de vie il lui accordait : Arnoux lui dit qu'il pourrait vivre jusqu'à trois heures du matin

.....
 Quand j'appris le malheur de M. de Montcalm, je lui envoyai de suite son domestique Joseph, le priant de me dire si je pouvais lui être d'aucune utilité, et que, dans ce cas, j'irais le voir à Québec immédiatement. Joseph me rejoignit en un instant à l'ouvrage à Corne.² Sa réponse m'émut jusqu'aux larmes : “ Il était inutile de le rejoindre, attendu qu'il ne lui restait que quelques heures de vie ; il me conseillait de me tenir avec Poularier jusqu'au retour de M. de Lévi à l'armée.”

D'après le Chevalier de Johnstone, Montcalm blessé aurait été transporté à Québec, à la maison d'Arnoux, père, chirurgien du roi. La maison du chirurgien Arnoux, nous dit-on, couvrait jadis le site où s'élève maintenant l'Hôtel-de-Ville.

Ouvrons maintenant l'*Histoire du Canada* par Bibaud, page 383, tome 1^{er} : “ Le général Montcalm fut porté dans la ville après sa blessure, et mourut aussi le 14 au soir.....” Son corps fut enterré dans un trou qu'une bombe avait fait dans l'église des Ursulines.”

Voyons l'*Histoire du Canada* par Garneau, page 213, édition de 1848, tome III : “ Il rendit le dernier soupir le lendemain matin de la bataille, au Château St. Louis, et fut enterré le même soir, à

¹ On fit courir le bruit, en Canada, que la balle qui tua ce grand, cet excellent, cet honnête homme, ne fut pas tirée par un fusil anglais. Mais je n'ajouterai jamais foi à ce propos. (*Note du Chevalier Johnstone*).

² L'ouvrage à Corne était derrière la villa de G. H. Parbe, écr., sur le chemin qui conduit à Charlesbourg.

la clarté des flambeaux, dans l'église conventuelle des Ursulines en présence de quelques officiers."

L'*Histoire des Ursulines de Québec*, travail, qui, par sa précieuse masse de renseignements, doit être considéré comme une autorité, dit, 2^e vol., p. 331, que Montcalm expira au Château St. Louis.

Le manuscrit de Fraser ne dit mot ; nous ne nous rappelons pas d'avoir trouvé aucun détail sur cet incident dans Mante. Venons en maintenant, à une autorité des plus concluantes : le *Cours d'Histoire du Canada* de l'abbé Ferland — au deuxième volume qui vient de paraître, page 579, dit que Montcalm après avoir été blessé fut "enlevé et porté dans la maison du Sieur Arnoux, ¹ médecin," page 582 — il est de plus allégué "que tous les blessés" étaient à l'hôpital général et l'on mentionne la sépulture de Montcalm aux Ursulines sans dire où il est mort — ce qui nous ramène à la version du chevalier Johnstone relativement au transport de Montcalm blessé à la maison du chirurgien Arnoux.

Le journal du siège par Jean Claude Panet, finit au 9 sept. 1759. L'opuscule intéressant : "*Notes on the Plains of Abraham* publié en 1858 à Gibraltar par le Lieut.-Col. Beatson, officier du génie, longtemps en garnison à Québec, et que nous avons connu — ouvrage enrichi des renseignements que feu M. Faribault et Messire Maguire lui avaient fournis, mentionne que Montcalm expira "au Château St. Louis et rapporte l'entrée de Montcalm dans la ville vraisemblablement par la porte St. Louis en les termes suivants : "Supported by two grenadiers—one on each side of his horse—he re-entered the city : and in reply to some women who, on seeing blood flow from his wounds when he rode down St. Louis street, on his way to the Château, exclaimed :—*Oh mon Dieu ! mon Dieu ! le marquis est tué ?* —courteously assured them that he was not seriously hurt, and begged of them not to distress themselves, on his account.—*Ce n'est rien ! ce n'est rien ! Ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies.*" Ces particularités, nous informe le Col. Beatson, lui avaient été communiquées par son ami G. B. Faribault, qui les tenait de feu l'Hon. J. M. Fraser, petit fils d'un des officiers de Wolfe. M. Fraser pour sa part les tenait d'une des plus anciennes femmes de Québec, qui, à l'âge de dix huit ans, se rappelait l'entrée de Montcalm après la bataille des Plaines.

Nous nous rappelons bien que feu l'abbé Ferland était rien moins que positif sur l'endroit où le rival de Wolfe expira. Un an

¹ Arnoux me donna cette version de ses derniers moments. (*Note du Chevalier Johnstone*).

avant sa mort, il répondait d'abord à une personne qui lui posa la question : "Où Montcalm est-il mort?"—" au Château St. Louis,"— puis se rattrapant, il avança ingénument qu'il ne le savait pas. Tout en laissant croire que Montcalm acheva sa carrière chez Arnoux, (page 579) il ne le dit pas positivement. S'il nous est permis d'invoquer la tradition, M. Lafleur, employé au bureau de la Trinité à Québec, nous permet de citer de son journal, l'entrée qui a trait à Montcalm. M. Lafleur, vieux milicien de 1812, et maintenant âgé de près de 75, a recueilli avec soin une foule de particularités, ayant trait au siège de 1759 et à l'invasion des Bostonnais en 1775-6. Il consigne donc en son journal une rumeur très-accréditée dans sa jeunesse. Une jeune fille, parente de M. Malouin, de cette ville, se rappelait avoir vu Montcalm entrer en ville vers 11 heures du matin de la fatale journée : " A cheval, haletant, blessé à mort, par la porte St. Jean, et non par la porte St. Louis, et se dirigeant vers la rue St. Louis ;" cette jeune fille semblait croire que Montcalm expira *en dedans* de la ville. Quoiqu'il en soit, le poids des autorités est contre Knox qui le fait expirer à l'Hôpital-Général. Nous n'avons jamais ouï dire que les registres de cette ancienne maison contenaient aucune *entrée* à l'appui de l'assertion de Knox.

Il paraît certain que Montcalm blessé fut d'abord déposé chez Arnoux. S'il quitta la maison du chirurgien, ce qui jusqu'ici n'appert pas, pourquoi n'aurait-il pas clos sa carrière dans *sa* maison sur les remparts, et sur le site de laquelle la résidence de R. W. Wurtele, courtier, a été depuis bâtie. En tous les cas, voilà une fort jolie question pour nos archéologues ; nous la leur laissons.

J. M. LEMOINE.

Sillery, août 1867.

MADemoiselle PRENTICE ET LORD NELSON.

(La scène se passe à Québec—au Chien-d'or, vers 1786.)

Quelques mots sur les jolies femmes en général, et sur une jolie québecquoise du siècle passé, en particulier.

Les femmes jeunes et jolies, ont signalé leur présence parmi les enfants d'Adam par d'étranges bouleversements : qui en doute ? Leur règne, bien qu'éphémère de sa nature, a laissé des traces indélébiles. Vouloir nier que les plus grands hommes, les guerriers les plus farouches se sont sentis désarmés, faisaient piteuse figure, ont amené pavillon en présence de ces visages roses de dix-huit ans, ce serait vouloir supprimer de l'histoire Hélène, Aspasia, Cléopâtre, Louise La Vallière, Mlle. Lecouvreur, Ninon, Emma Hamilton, etc ; etc ; etc.

Un poète français résumait cette irrévocable maxime en ces mots :

“ C'est l'amour qui fait le tour de la ronde.”

Un barde d'Albion :

“ T'is love that makes the word go round.”

Cherchez, si vous en avez le loisir, ce qu'en pensaient Goëthe et le Tasse.

Pour le quart-d'heure, écoutez ce qu'en dit le chantre des Harmonies, *Lamartine*, dans sa vie de Nelson, page 16. La scène se passe à Québec vers 1786.

Parmi ces traditions légendaires que le temps a groupées, autour de notre vieille forteresse, il en est une qui, pour n'avoir pas été suffisamment examinée, n'en est pas moins vivace ; un des premiers qui la mentionne est le capitaine John Knox, officier de Wolfe, dans son volumineux journal du siège de 1759. La mémoire de

Philibert, l'effroyable vengeance infligée au coupable, aussi bien que l'inscription au dessus de la porte, tout prête au *Chien d'or* un caractère particulier de mystère.

C'est également au *Chien d'or* que se tenait ce fameux *café*, fréquenté par nos grands pères pendant l'invasion d'Arnold et de Montgomery. Le Boniface y était un monsieur Prentice ; ¹ Richard Montgomery vraisemblablement y séjourna vers l'époque du siège de 1759, alors qu'il servait dans le 17^e régiment anglais ; il était connu des hôtes, puisque le 1^{er} ou le 2 janvier 1776, on s'adressa à Madame Prentice pour identifier le cadavre du ci-devant officier britannique devenu chef des rebelles Yankees ; de fait, elle le reconnut par une ancienne blessure qu'il avait à la figure. Le *café* continua d'être achalandé. La fille de la maison, paraît-il, était douée d'une merveilleuse beauté. Comment autrement expliquer les sentiments qu'inspira cette Hébé à l'homme distingué qui avait, sans doute, déjà vu les plus belles femmes de l'Angleterre.

Le quartier, d'ailleurs, était fertile en aventures. Un an après, l'incident que nous allons relater, savoir en 1787, le fils du roi George III, le duc de Clarence, plus tard Guillaume IV, digne frère des ducs de York et de Sussex, dit une tradition, y fut étrillé d'importance. La frégate *Pegasus* où il servait comme midship-man était en rade : un jour qu'il était descendu du navire, il fut tellement frappé d'une jeune beauté de Québec (la chronique ne dit pas si c'était la Circée qui avait capturé Nelson) qu'il la poursuivit jusque sous le toit paternel ; mais le prince avait calculé sans le père de la demoiselle, qui, muni d'un vigoureux fouet à cheval, en caressa sans miséricorde les royales épaules du duc, qui criait comme un possédé : — *Ne frappez pas ! Je suis le fils du roi ! Je suis le fils du roi.* — Vous êtes le fils du roi, répliquait le père outragé, eh ! bien, voici comme l'on traite le *fils du roi.* — Et il lui administra une sarabande, que le royal duc n'oublia pas de sitôt ; mais revenons à ce qui se passait vers 1786, au *chien d'or*. Le héros de cette aventure-ci devint, quelques années plus tard, le plus grand homme de mer de la Grande-Bretagne.

Nelson commandait alors le brick *l'Albermale* de vingt-six canons. "Ayant reçu ordre de venir en Amérique, il passa, dit Lamartine, quelques mois à Québec. Epris d'une ardente passion pour une belle canadienne d'une classe inférieure à son rang, il n'hésita pas à sacrifier son ambition à son amour et à quitter le

¹ Le député-commissaire, Jas. Thompson, contemporain de madame Prentice, a bien voulu nous fournir à notre demande, la note suivante sur cette dernière, sa parente. "Madame Prentice, la tante de ma mère, continua, après le décès de son époux, M. Miles Prentice, à tenir l'hôtel célèbre alors connu sous le nom de "Freemasons Hall" maintenant le bureau de poste. Elle avait une fille douée d'une grande beauté, qui épousa M. Sprowle, lequel avait un emploi public, au Nouveau-Brunswick (celui d'arpenteur général, je crois.) Madame Prentice a fini ses jours dans notre résidence, rue Sainte-Ursule vers l'année 1792. C'était une bien belle personne. Il est très-probable que Lord Nelson fut un des habitués de l'hôtel, et qu'il se soit amouraché de la belle demoiselle Prentice, mais je ne me rappelle pas l'avoir ouï dire."

service pour épouser celle qu'il aimait, au moment où l'escadre faisait voile pour l'Europe. Ses officiers inquiets de son délire, descendirent à terre pour l'arracher à son idole, et lui firent violence pour le ramener à son bord. On pressentit, dès cette époque, que l'amour, cette ambition insatiable des âmes tendres, serait l'écueil de sa vie."

Un ancien de Québec, le colonel John Sewell commandant les volontaires, nous donne le nom de l'héroïne de cette aventure. Ce serait Mlle. Prentice, la fille du propriétaire du célèbre café, mentionné plus haut. Le colonel Sewell tient ce fait de l'hon. Wm. Smith, greffier du conseil, un des contemporains du duc Clarence. L'hon. M. Smith ajoute une circonstance que Lamartine a omise, savoir que le duc abandonna l'idée de ce singulier mariage à l'instance de Mathew Lymburner, ancien négociant de Québec. Quoiqu'il en puisse être, cet incident, décrit en détail par Lamartine, fait naître bien des conjectures et d'utiles enseignements.

Il a son côté plaisant. L'imagination se rapporte à cette côte de la Montagne qui nous est si connue, à cette époque de 1786, pour y contempler le cortège des gais marins " faisant violence, " à leur capitaine pour le " ramener à son bord, " loin du doux sourire de la belle canadienne. On se figure l'amoureux Horatio, le futur amant de la séduisante et sanguinaire Lady Hamilton, le boulevard de la Grande-Bretagne, le vainqueur d'Aboukir, de Trafalgar, de Copenhague, se débattant, se tordant de désespoir, sous l'étreinte de ses compagnons de gloire, pour se dérober, mais en vain, à sa brillante destinée. Voilà la partie burlesque de cette affaire.

Mais quelle perspective se présente, si le Titan de la mer eût réussi à se soustraire à la tendre sollicitude de ses officiers ?

Que de changements dans la carte de l'Europe ; que de nouveaux horizons dans l'histoire, si Nelson eût déserté le service naval de sa patrie en 1786 ! Napoléon eût sans doute dicté la loi au monde entier. Sa suprématie sur mer eût consolidé sa domination sur le continent européen ; et cela, parce qu'un amoureux, jeune capitaine de frégate, s'était pris de passion pour une ravissante canadienne.

J. M. L.

Sillery, Juillet 1867.

